



In. 1,544.

h. M. - I, 302

25





Adieu trop aimables Amours,
Qui avez sçu me Charmer si tendrement,
Ha! Je ne sens plus pour vous,
L'ardeur qui me touchoit si vivement.

A

L

Ch

LE
T O M B E A U
D E S
A M O U R S

D E
L O U I S L E G R A N D,

& ses dernieres

GALANTERIES.



A C O L O G N E,
Chez P I E R R E M A R T E A U.

M D C X C V.





LE
T O M B E A U
D E S
A M O U R S

D E
L O U I S L E G R A N D,

& ses dernieres

GALANTERIES.

DE puis que la Nature a fait
naître l'amour, ce Dieu a
tousjours porté ses traits
par tout l'univers, Il a
foule même à ses pieds les septres
& les couronnes, & tout ce qui res-

A 3

pire

pire le jour ressent son pouvoir, jusqu'aux plus innocentes creatures. Les divinités n'ont point été insensibles à cette charmante simplicité qui nous force d'aimer, pourquoy feroit-on surpris qu'un grand Roy comme le nostre ayt fait consister tout son bonheur dans la tendresse. L'amour est le plus noble de toutes les passions & sans luy la vie seroit fade & sans goût.

Mais il faut mettre une grande différence entre l'amour brutal & le raisonnable. Le premier fait peur & n'est point aymable, n'étant accompagné que du crime qui est affreux dans son estre : au contraire, l'amour honneste possède des charmes qui sont opposés aux manieres du premier, qui ne consiste qu'en mille petits soins empressés, & mille services que l'on veut rendre à l'objet aymé. Il est vray que les bornes qui separent l'un & l'autre sont un peu de-

delicates & qu'il faut posséder l'indifference, pour sa fureté, cependant, nous voyons tous les jours bien des personnes, qui ont triomphé par le secours de la vertu des forces de l'amour, & quoy que cet enfant, soit souvent robuste, il ne laisse pas d'estre aymable quand la modestie l'accompagne, & l'on peut luy donner l'encens qui suit avec justice.

Est-il rien de si doux qu'une ardeur innocente qu'un rare merite fait naistre dans nos ames? Je ne vois point de bonheur à respirer le jour, si de l'Univers on en banissoit l'amour: tous les plaisirs se trouvent dans sa suite, & la vie sans aimer seroit un supplice.

Les Peintres n'ayant peu trouver des couleurs assez belles ny assez vives pour faire des yeux au fils de Venus, l'ont representé aveugle, ce Dieu auroit-il eu bonne grace en faisant toutes les conquestes

qu'il a faites sans voir. C'est une erreur un peu grossiere. Car quand l'amour veut s'emparer d'un cœur, il se sert toujourns des yeux d'un bel objet, pour en blefler un autre; ce qui ne seroit pas, si ce malicieux enfant ne favoit tres-bien que de tous les sens, les yeux sont les plus susceptibles, parce qu'ils découvrent les premiers les redoutables atraits des belles. Il faut donc raisonner en cet endroit philosophiquement, & dire qu'un aveugle ne peut devenir scavant quand il est privé des facultés les plus necessaires, comme la veuë. L'on voit aussi que ce Conquerant est fort éloquent & grand rheteuricien, puis qu'il confond les raisonnemens les plus sublimes, & les plus solides. C'est donc avec raison, qu'il faut défendre le tort que l'on fait à ce pauvre enfant en luy tirant son plus bel ornement.

Amour

*Amour infortuné songe à tes in-
terests ;*

*L'on ne sent plus pour toy l'honneur
& les respects.*

Tout est perdu, si cela contin. è.

Ramene-nous des siècles plus doux,

Où l'on verra plus de retenüe,

Et qui dureront toujours.

La durée dans les choses du monde est presque impossible. On la souhaite allés dans ses termes & dans ses expressions & si nous avions un bien qui feust une fois nous charmer sensiblement, nous ne voudrions jamais le quitter. C'est pourquoy l'Auteur de la Nature a preveu cet attachement comme criminel, & nous a donné toutes choses changeantes & variables & de peu de durée: Les Philosophes sont fondés sur de bons principes, quand ils regardent tout avec indifferance, & qu'ils n'ayent que le present. Cependant

parmy nous ces sentimens font condamnés , & l'on seroit mal instruit , si l'on vouloit les suivre. Laissons donc pour une autrefois ces idées & voyons avec plaisir toutes les galanteries de nostre Prince. Examinons - en le tour & la dilicateffe , & disons qu'il est le seul au monde qui a sceu aymer si tendrement ; mais presentement son cœur est rempli de sentimens pieux qui ont banni la tendresse humaine de ses Idées. Ce qui faisoit autrefois sa felicité , ne le charme plus que foiblement , & les douceurs qui ont enchanté ce Monarque paroissent mourantes & sur leur fin. Pendant qu'il languit , & que sa raison & ses transports sont de retour , il faut faire la reveuë de ses amours , & voir le terrible changement qui se trouve chez ce Prince , après avoir décrit les plus doux momens de sa vie.

L'en

*L'on ne voit rien dans cet Univers,
Qui soit constant & solide.
Le sort des humains decide,
Selon ses sentimens divers.*

Je reviens à l'ardente passion du Roy, & je laisse ma muse pour une autre fois, je veux fuiyre toutes les démarchés qu'il a faites dans le cours de ses amouretes, & dire que rien dans la vie ne l'a touché si sensiblement que la possession d'une personne aymable. Mademoiselle de Manchini avec son air commun, & petite taille; mais de l'esprit comme un Ange, a fait passer à ce Prince des heures charmantes. Souvent Madame de Venelle les surprénoit dans leurs conversations touchantes, mais il faut dire à la verité que leurs joyes n'ont esté qu'imparfaites. Nostre Prince l'auroit épouée, sans les opositions du Cardinal Mazarin qui estoit prié de la Reine-Mere, & qui luy

fit promettre un jour qu'il souhaitast d'elle des preuves de son amour, qu'il empescheroit la chose. Ce que je vous demande, luy disoit la Reyne, n'est pas une si grande assurance de vostre passion que vous croyez. Car si le Roy épouse vostre niece de l'humeur que je le connois, il ne manquera jamais à la repudier & vous ferez mal avec luy; ce qui chagrinerà plus que le mariage, quoy que mes desseins soient entierement ruinés pour la paix, si le Roy n'épouse pas la fille du Roy d'Espagne. Le Cardinal trouva la pensée de la Reine admirable & luy promit tout, afin de posséder son cœur. Cependant le Roy a marqué toujours une aversion si extraordinaire pour le démariage, & il l'a déclaré si souvent qu'il donne bien lieu de croire qu'il ne se feroit pas voulu servir de ce méchant usage. Nôtre sublime Cardinal maria enfin sa Niece au Duc
de

de Colonna, dans le dessein de faire mieux sa Cour proche de la Reine qui l'en remercia avec les manieres les plus tendres du monde. Nostre jeune Monarque pleura & cria, se jetta aux pieds du Cardinal & l'appella son Papa; mais hélas! il estoit destiné que les deux amans se separeroient: cette amante affligée estant pressée de partir & montant en Carosse, dit fort spirituellement à son amant qu'elle voyoit dans une douleur acablante, vous pleurez, & vous estes Roy, pourtant je suis malheureuse & je pars dès ce moment. Le Roy pensa mourir de chagrin de la cruelle separation de sa chere mignonne, mais comme ce Prince estoit encore jeune il se consola plus facilement & son cœur ne demeura pas long-temps dans la tranquillité. Nous le verrons par la suite, Quand Philippe II. Roy d'Espagne fut mort, nostre incomparable Monarque forma le dessein d'al-

d'aller aux Pays-bas, pour metre la Reyne son Epouse en possession des États qui luy apartenoient, sa Majesté y entra avec toute la magnificence qui pouvoit charmer les sens. Elle étoit précédée de deux compagnies de mousquetaires richement vêtus, & leurs chapeaux garnis de plumes blanches, comme le reste des gardes du corps. Nostre illustre Prince estoit vêtu d'un habit en broderie d'or mélé de perles, avec un superbe bouquet de plumes incarnates & blanches attaché d'un Cœur de Diamans. Le Roy étoit monté sur un cheval, dont la marche fiere & glorieuse faisoit bien connoistre qu'il portoit le plus puissant Heros de l'Univers, un nombre infini de Seigneurs & de personnes distinguées accompagnerent sa Majesté dans son voyage.

Le Roy étant de retour ne demoura pas long-temps sans trouver
un

un tendre amusement. Mademoi-
selle de la Valiere, fille de la maison
de Madame par une simpatie incon-
nuë s'est fait aymer passionnement
de ce Prince. La Valiere qui n'estoit
ny noble, ny belle, ny l'air fort
charmant; mais infiniment de l'es-
prit & du brillant dans tout ce qu'elle
disoit, ayant le cœur rempli de
tendresse & de sincérité, ces dernieres
qualités ont enchainé, le plus fier
& le plus superbe Prince de l'Eu-
rope sous ses loix, & luy ont fait dire
souvent, qu'il n'a jamais aimé per-
sonne avec tant d'ardeur. Il est vray
qu'elle ayma le Roy par inclination
plus d'un an avant qu'il la connust,
& qu'elle disoit quelquefois en sou-
pirant à une de ses amies, qu'elle
voudroit qu'il ne fust pas d'un rang
si élevé, & que la fortune l'eust fait
naistre berger. La raillerie que l'on
en fit donna l'envie à nostre Monar-
que de connoistre l'aymable berge-
re qui luy souhaittoit au lieu de son
sep-

septre une houlette. Et comme il est naturel à un cœur genereux d'aymer ceux qui nous aiment, le Roy l'ayma dès ce premier moment, & luy dit un jour en riant, venez, ma belle aux yeux doux, qui ne pouvez aymer qu'un Prince. Ce n'est pas que sa personne luy plût, mais par reconnoissance sa Majesté dit au Comte de Guiche, qu'il la vouloit marier à un Marquis qu'il luy nomma & qui estoit des amis du Comte; ce qui luy fit repartir au Roy que son amy ay-
moit les belles. Eh! bien dit le Roy, je sçay bien qu'elle n'est pas une incomparable beauté, mais je luy feray assez de bien pour la faire cherir. Quelque temps après le Roy fut chez Madame qui estoit un peu indisposée, & s'arresta dans l'antichambre avec la Valiere à la quelle il parla long-temps. Ce Prince demeura si charmé de son esprit & de ses manieres engageantes, que sa re-
con-

connoissance devint amour, mais comme ce Prince cherchoit l'occasion de luy dire tout ce qu'il fentoit pour elle, parce qu'il en étoit pressé & qu'il y avoit déjà du temps qu'il languissoit secretement, il la trouva. Il luy auroit esté bien facile s'il eust considéré qu'il estoit Roy, mais la qualité d'amant luy paroissoit trop charmante, pour n'en pas suivre les loix. Ce fut à Versailles dans le parc que le Roy se plaignit tendrement, que depuis plus de trois mois sa santé n'estoit pas bonne. Mademoiselle de la Valiere en parut affligée, & en marqua du chagrin, ce qui toucha le Roy sensiblement, & luy fit dire, hélas ma belle, je seray le plus fortuné de tous les hommes, si vous me plaignez un peu, étant à vous comme je suis. La Valiere rougit, & parut interdite, en voyant le Roy qu'elle aymoît à ses genoux tout passionné. Elle se leva par respect, mais

mais le Roy luy prit la main & la baïsa tendrement en luy disant, ma charmante ! je suis malheureux, puisque vous n'estes pas sensible, & je suis à plaindre en vous adorant comme je fais, non Sire, repliqua-t-elle, je ne suis point insensible, à ce que vous fentez pour moy. Il y a long-temps, ajouta cette aimable fille, en poussant un soupir, que l'amour m'a fait connoistre secrettement que je devois aymer le plus parfait de tous les Rois. Nôtre Monarque parut touché d'entendre un aveu si doux & si favorable à son amour ; mais la pluië qui survint en abondance rompit une conversation si tendre. Le Roy qui n'avoit pas encore toutes les assurances qu'il vouloit du cœur de son adorable, luy envoya ce billet.

Helas ! ma charmante enfant ! si vous ne m'aimez en bref, il faudra que je meure, l'on cherche avec empressement ce qui me peut rendre réveur comme

me

me je le suis; mais l'on ne penetre pas que je vous ayme plus que moy-mesme, & que vous me metez au desespoir par vos manieres cruelles. Ah! ma chere mignonne! changez de sentimens, & soyez plus sensible pour un Prince qui ne respire la vie que pour vous.

Quelque temps après ce billet, sa Majesté qui ne peut souffrir l'absence de ce qu'il aime, alla voir sa belle chez Madame que le Comte de Guiche entretenoit.

Les Demoiselles qui estoient avec la Valiere se retirerent par respect; si bien que sa Majesté demoura seule avec cette belle, & luy dit tout ce qu'un amour tendre & violent peut faire dire à un homme qui a de l'esprit & de la passion. Il l'assëura mille fois que sa flamme seroit éternelle & qu'il ne changeroit jamais.

Madame qui aprit la conversation que le Roi avoit eüe avec la Valiere, estoit

estoit au desespoir. Quoy, disoit-elle, preferer une petite bourgeoise de Tours, laide & boiteuse à une fille de Roy, faite comme je suis ! elle en parla à Versailles aux deux Reines en femme vertueuse, qui ne vouloit pas servir de comode aux amours du Roy. La Reine mere dit qu'il en falloit parler à la Valiere, ce qu'elles firent avec tant d'aigreur, que nostre aymable Bergere se resolut, dès ce triste moment, de se mettre dans un couvent. Elle demanda d'abord une chambre, où elle pleura amèrement, il arriva en ce temps-là à Paris des Ambassadeurs pour le Roi d'Espagne qui estoient avec le Roi dans la salle, où l'on les reçoit d'ordinaire avec plusieurs personnes de qualite. Le Duc de Saint Agnan dit au Marquis de Sourdis, assez bas, la Valiere est en religion. Nôtre Monarque qui avoit entendu ce nom charmant, qui avoit frapé ses oreil-

oreilles, tourna la teste tout émeu & tout pâle, & demanda au Duc ce qu'il disoit, qui luy repartit que Mademoiselle de la Valiere étoit en religion à Chaliot. Par bonheur les Ambassadeurs estoient expédiez, car dans la douleur où estoit le Roy il n'eust eu aucune considération. Il commanda qu'on luy aprêtast un Carosse, & sans l'attendre il monta aussi-tost à cheval. La Reine qui le vit partir luy dit qu'il n'étoit pas maistre de luy. Ah! reprit le Roy si je ne le suis pas de moy, Madame, je le feray de ceux qui me chagrinent. En disant cela, il courut à toute bride à Chaliot, où il demanda sa jolie mignonne qui vint à la grille, avec un air tout pénétré de langueur & de tendresse. Ah! luy cria le Roy, de la porte, ma charmante enfant, vous avez peu de soin de ceux qui vous aiment. Elle voulut répondre; mais ses larmes l'en-

em-

empêcherent. Le Roy l'ayant
 embrassée tendrement, la pria de
 sortir promptement. Elle s'en défen-
 dit d'une maniere fort touchante,
 en racontant le méchant traitement
 de Madame & des Reines. Nostre
 amoureux Prince luy dit qu'il étoit
 Roy, & qu'il alloit y donner or-
 dre. Enfin, répondit cette adora-
 ble, en levant les yeux au ciel, on
 est bien foible quand on ayme, &
 je ne me sens pas la force de vous
 resister. Elle sortit & se mit dans
 le carosse que le Roy avoit fait a-
 mener, sa Majesté luy proposa en
 chemin de luy donner un hostel &
 un train; mais cela luy parut trop
 éclatant. Elle l'en remercia fort
 civilement. Le Roy en arrivant
 dit à Madame qu'il la prioit de con-
 siderer Mademoiselle de la Valiere
 comme une fille qu'il aymoît plus
 que sa vie. Oüy, repartit Mada-
 me, en fouriant, je la regarderay
 comme estant à vous. Le Roy
 pa-

parut mépriser cette raillerie, & continua ses visites avec plus d'attaché qu'auparavant. Il lui envoya continuellement des présens en la présence de Madame. Le Roy donna à la Valiere le Palais Brion, qu'il alla luy-même voir meubler le plus richement du monde afin de la pouvoir entretenir sans témoins. Ce Prince tomba malade à Versailles, & pendant cette maladie il rêva toujours à sa belle qui ne vouloit pas le voir, de crainte d'irriter son mal; mais après qu'il n'y eut plus de danger à craindre, le Duc de Saint Agnan par l'ordre du Roy l'alla querir. Helas! dit-elle, en entrant d'un air le plus tendre du monde, la fortune me redonne encore mon cher Prince. Oüy, mon incomparable, luy repartit le Roi pour vous aimer avec plus d'ardeur que jamais. Il luy montra les vers qu'elle luy avoit donnés, qu'il portoit sur son cœur. En voicy les termes.

*Il est de fortes chaînes & des simpa-
ties,
Qui d'un charme inconnu nos a-
mes lient ;
Et nous attachent tendrement à nous
aymer,
Par un rare secret qui ne se peut
trouver.*

Après la maladie du Roy qui fut plus violente que longue, il n'y eut point de femme à la Cour qui ne travaillast à luy donner de l'amour. Madame de Chevreuse presenta à sa Majesté, Madame de Luines qui estoit la plus belle femme du monde, mais de peu d'esprit, la Duchesse de Soubise, la Princesse Palatine, Madame de Soissons; mais le Roy en fit confidence à la Valiere, & n'en fit que rire avec elle. Toutefois elle n'en prenoit point de jalousie, ce qui fâcha nôtre Amant & luy fit dire à cette mignonne, ah! Mademoiselle, vous
ayés

avez peu d'amour J'en ay plus que vous ne croyez, Sire, repliqua la Valiere, & je me confie sur la fidelité que vous m'avez jurée; mais le Roy ne se contenta pas de ces paroles & la chagrina pendant un mois. Elle le souffrit avec patience, mais un jour étant au Bois de Vincennes, comme le Roy estoit aux genoux de la Valiere, elle le traita avec la derniere indifference, ce qui fâcha nostre Monarque sensiblement, Le lendemain le Roy vit le Marquis de Belfond à qui il dit qu'il estoit le plus heureux de tous les hommes de n'aimer que la gloire. Ah! Sire, repartit le Marquis, la gloire est plus difficile à servir qu'une maîtresse: je voudrois que la nature m'eust donné un cœur plus sensible à l'amour. Le Roy soupira & ne luy répondit rien.

Au mois de Septembre, l'on publia dans Paris la paix faite entre

B

la

la France & l'Angleterre, avec les ceremonies accoustumées, & les Etats-Generaux des Provinces-Unies faisoient la meilleure partie de ce traité, de quoy leur Ambassadeur à la Cour de France marqua beaucoup de joye par un beau feu d'artifice qu'il fit tirer devant l'Hostel de ville. La saison n'empescha pas que le Roy ne se disposast pour se mettre en possession de la Franche-Comte qui luy apartenoit, & pour cet effet sa Majesté envoya le six de Fevrier le Prince de Condé devant la ville de Besançon capitale de cette Province. Les habitans témoignèrent d'abord qu'ils vouloient bien se soumettre à sa Majesté & même de la recevoir; mais comme dans une ville Imperiale. Neanmoins ils se rendirent simplement à l'obeïssance du Roy. Sa Majesté ayant quitté le Marquis de Belfond, le jour suivant vit Mademoiselle de la Mote qui estoit une beau-

beauté enjouiée & fort charmante, & beaucoup d'esprit, à qui il dit les choses les plus galantes du monde. Ce Prince soupira même plusieurs fois, en disant à cette belle qu'il l'aimoit, & qu'il n'avoit pas encore veu une personne si jolie.

La Maréchalle de la Motte grondoit sa fille de ne pas répondre à la passion du Roy; mais cette aimable enfant qui avoit une secrète attache pour Monsieur de Richelieu, faisoit qu'elle voyoit sans plaisir la tendresse du Roy, ce qui affligeoit nostre Monarque, car il trouvoit cette jeune beauté toute adorable.

Un jour que toutes les amies de Mademoiselle de la Motte s'étoient retirées; & que sa Majesté estoit seule avec nostre incomparable, le Roy se jetta à ses genoux, & luy dit d'un air tout de feu qu'il estoit le plus infortuné de tous les hommes d'aymer sans retour. Ah! je vois bien, continua ce Prince, ma

belle, que vous ne sentez rien pour moy. La pudeur de cette jolie enfant l'empescha de répondre au Roy qui a quittta, & qui fut chez la Valiere où ce Prince révoit & lisoit, & fortoit quelquefois sans luy parler. Il n'y eut que Monsieur de Buffi qui dit que ce n'étoit qu'un dépit amoureux, & que ce Dieu prendroit bien-tost le soin de mettre d'acord nos illustres amans. Enfin ce malade amoureux pria son confident d'aller trouver sa maîtresse & de luy faire un fidelle rapport de ses peines. Nôtre belle receut le Marquis avec une mélancolie touchante, & luy dit que le caprice du Roy l'avoit affligée, & qu'elle n'estoit pas d'humeur à luy demander pardon d'un mal qu'elle n'avoit point fait, que ce n'estoit pas à cause qu'il estoit son Prince, qu'elle avoit pris le soin de luy plaire, & que pour un autre, elle en auroit fait autant, si elle l'avoit aimé

mé
riv
fe
ne
&
exp

I

7e

mé. Le Duc de Saint Agnan qui arriva rompit la conservation, en présentant à cette charmante mignonne un Sonnet que le Roy avoit fait & qu'il luy envoyoit. En voicy les expressions.

A mon

INCOMPARABLE,

SONNET.

*Precé de mille coups par une main
cruelle,*

*Je suis au desespoir, car dans tout
mon tourment,*

*Je ne puis recevoir aucun soulage-
ment,*

*Que de celle qui rend ma blessure
mortelle.*

*Si te mal que me fait endurer cette
belle,*

B 3

Sou-

Souffroit que je la visse en homme
 indifferant,
 Que je serois heuereux! mais mon
 cœur me desment,
 Et veut contre mon gré que je luy
 sois fidelle.
 Helas jusques à quand poussant vô-
 tre fierté,
 Joindrez-vous le mespris avec la du-
 reté,
 Si pour vous aymer trop, & si par
 complaisance,
 J'ay deservi tous mes meilleurs a-
 mis,
 Venlez-vous me hâir pour en tirer
 vengeance;
 Ah! vous puniriez trop le mal que
 j'ay commis.

Quand la Valiere eut veu ces vers,
 qu'elle les eut baisés plusieurs fois,
 comme venant de son Prince, elle
 partit avec Madame de Montausier
 pour faire visité au Roy, qui pa-
 rut si charmé en voiant cette belle
 qu'il

qu'il luy demanda mille pardons,
& l'embrassant passionnément, il
luy dit plusieurs fois; Helas! mon
adorable! si vous n'avez pitié de
moy, je seray le plus miserable de
tous les hommes. Que je vous ay-
me, & que vous aviez tort de me
marquer de l'indifference. Cette vi-
site se passa avec toutes les expres-
sions de tendresse que l'amour peut
faire. Le lendemain sa Majesté fut
se promener l'après-dinée dans les
jardins de St. Clou avec la Valiere,
& Madame d'Angoulesme, où nô-
tre Monarque qui estoit de bonne
humeur parut le plus galant &
le plus spirituel du monde. La
Valiere qui estoit dans une tristesse
extrême ne pouvoit prendre grand'
part à l'enjoûment du Roy qui luy
demanda le sujet de sa mélancolie.
Quoy! mon cher Prince, repartit
nostre incomparable, croyez-vous
que je n'aprehende pas que vôtre
Majesté ne se lasse de m'aymer, en

voyant comme je change tous les jours. Je ne trouve plus en moy d'atraits allés puissans pour vous attacher un moment. Ah! luy re-
pliqua le Roy, avec une passion extreme, ma belle enfant! je ne trouveray jamais une personne si aymable que vous, & qui possède un esprit si distingué. Ce sont ces divins apas qui ont seu me charmer, & qui font que dans les deserts solitaires, & sauvages, l'on y trouveroit des plaisirs charmans. Vous outragez un Prince qui vous adore, & qui fait vœu de vous aymer toute sa vie. Helas! mon illustre Prince, luy répondit la Valiere, d'un air languissant, je n'ay point de termes assez forts pour vous marquer les obligations infinies que je vous ay. Je vous diray sincerement que ce n'est point l'éclat de vostre Couronne, ni le brillant de vôtre Septre qui vous a donné la possession de mon cœur. Croyez, continua

tinua cette mignonne, en regardant le Roy tendrement, que vous n'êtes que trop aymable, fans le secours des Trônes, & que les bornes de ma felicité feront celles de vous plaire. Le Roy ayant embrassé les genoux de sa maistresse fut avec elle chez Madame la Princesse, où il y avoit une bonne partie des Dames de la Cour, & un grand nombre de Seigneurs. La Duchesse de Mazarin y dit des choses de si bonne foy à Monsieur de Rocquelaure que le Prince de Courtenai qui en estoit amoureux en rougit. Le Roy s'en aperceut qui se leva, en riant, d'auprés le Prince de Conti; & dit à Mademoiselle de la Valiere mille choses malicieuses touchant le sujet de la Duchesse. Le jour suivant Madame de Crequi alla trouver Madame, un jour qu'elle luy avoit marqué pour leur partie de saint Clou, où elles parlerent de leurs amours.

La Duchesse de Crequi soupiroit en secret pour Monsieur le Cardinal Legat, & Madame pour le Comte de Guiche. Nostre Monarque quelque temps après faisant faire la revue à ses troupes à Vincennes devant Messieurs les Ambassadeurs d'Angleterre vit passer le carosse de la Valiere, il s'avança au galop & fut plus d'une heure la teste nue à la portiere; mais voyant passer en suite le carosse des Reines, sa Majesté leur fit une grande reverence, ce qui fâcha nos Princesses & les fit souvenir de la piece que le Roy leur avoit faite à Versailles, & au retour de la chasse, comme il pleuvoit, ayant couvert de son chapeau le teste de la Valiere pendant qu'elles se mouilloient. Madame, au retour de saint Clou, monta dans son cabinet, avec la Duchesse de Crequi où elle luy montra plusieurs vers fort jolis que le Comte de Guiche faisoit, quand il ne la voy-

voyoit pas & que sa muse luy in-
spiroit par le chemin, en venant à
saint Clou avec son rival le Mar-
quis.....

DE

LA SOLITUDE

des

DU RIEUX.

*Quittons l'embaras de ces lieux,
Où l'on ne goûte point de volupté so-
lide.*

*Marquis, malgré les envieux,
Allons, où nostre amour nous gui-
de.*

*Retirons-nous dans ces forests,
Où nostre divine Princesse.*

*Fait briller ses charmans a-
trairs.*

B 6

Pre-

Prevalons-nous du favorable ac-
cés.

De la bonté de son Altesse.

Nostre amour quoy que temerai-
re

Y trouvera de quoy remplir tout ses
souhairs,

Et s'il se peut de ce lieu solitaire,

Cher ami ne sortons jamais.

Loin du bruit importun du monde &
de la ville.

Le cœur & les esprit contens,

Dans un repos doux & tranquil-
le,

Nous goûterons des plaisirs fort char-
mants.

Nos yeux seront satisfaits de la
veuë.

De cet objet qui fait nostre Souverain
bien.

Nos oreilles seront émuës

Des charmes de son entretien,

Et nous loue rons sans retenue,

De ses beaux yeux la force non co-
nnüe,

Qui

*Qui lie ton cœur & le mien.
Voit-on de bonheur preferable,
Cher Marquis, à celuy de vivre sous
les loix,
D'une personne tant aymable.
Les biens des Princes & des Rois
N'ont rien qui soit plus agrea-
ble.
L'éclat de leur condition.
Ne nous face jamais d'envie,
Et bornons nostre ambition
A l'aimer toute nostre vie.*

La mort de Madame troubla tous les plaisirs de la Cour par un triste deuil. Cependant nostre Monarque ne laissoit pas d'estre tous les jours avec Madame de Montespan, à qui il donnoit mille Marques de sa tendresse ; mais l'amour qui fait consister son unique felicité à courir de belle en belle prit le soin de presenter une autre conquête au Roy, ce fut Mademoiselle de Fontange jeune & belle,

Qui

le, dont toutes les manieres étoient si engageantes que la plus indifferente charmoit le cœur. Le Roy prenoit un plaisir extrême d'entendre parler, & se formoit des idées ravissantes du bonheur qu'il auroit s'il estoit aymé de cette aimable mignonne, qu'il voyoit tous les jours chez la Reine ou chez Madame; & plus il la regardoit & plus ce Prince en devenoit amoureux. Il fit confidence au Duc de saint Agnan sur le moyen d'entretenir seul la personne qui l'ocupoit si tendrement. Le Duc fut ravi de l'amitié que son Prince luy faisoit & chercha avec empressement l'occasion de luy faire voir Mademoiselle de Fontange, qui devoit se trouver le lendemain au Thuilleries, avec Madame de Maure. Nostre Monarque qui s'estoit mis ce jour-la le plus aymable du monde eut une conversation particuliere avec son illustre maîtresse, où ses regards

gards luy aprirent qu'il n'estoit pas éloigné du bien charmant qu'il attendoit. Ce fut avec tant de modestie que cette incomparable dit au Roy qu'elle n'estoit pas insensible à tout ce qu'il sentoit pour elle, qu'à la sortie des Thuilleries, le Marquis de Louvois vint au devant de sa Majesté pour luy communiquer quelque affaire. Nostre passionné Prince luy dit en parlant de Mademoiselle de Fontange qu'il n'avoit jamais veu une fille si fiere & dont la vertu fust si grande. Le Marquis repartit au Roy qu'il croyoit qu'une fille avoit de la peine à conserver sa fierté avec un Prince comme luy. Le jour suivant sa Majesté donna tous les divertissemens ordinaires à toutes les Dames de la Cour, où Mademoiselle de Fontange parut avec tous ses charmes adorables. Le Roy qui estoit le plus amoureux de tous les hommes fut tousjours à ses pieds, d'un

d'un air à faire connoître qu'il n'étoit plus à luy, ce qui donna beaucoup de jalousie à toutes nos belles qui crojoient meriter l'encent de nostre Monarque. Le jour qui suivit ce divertissement fut une partie de chasse, où nostre adorable estoit vêtue d'un juste-au-corps en broderie & sa coëffure estoit faite de plumes vertes qui luy tomboient sur le visage & qui luy donnoient un air charmant. La crainte qu'avoit son amant qu'il n'arrivast quelque malheur dans la course à cette aymable chasseresse, l'obligea de demeurer tousjours à costé d'elle. Après que l'on eut couru le Cerf, sa majesté descendit de cheval avec sa chere mignonne, & la mena promener dans la sombreur de la forêt, imitant les Dieux champêtres qui n'avoient point de lieu plus propre pour l'exercice de leur amour que les antres & les bois. L'on ne peut passer sous silence l'action hardie des
Fran-

François dans une sortie qu'ils firent sur les Turcs aussi-tost qu'ils furent arrivés au siege de Candie. Quoy que les assiegés fussent préparés à les recevoir en ayant esté avertis par vne sentinelle qui s'étoit j'ettée dans le camp le jour precedent, les François néanmoins qui avoient à leur teste le Comte de Saint Paul, les Ducs de Château-Thierry & de Roannes donnerent avec tant de vigueur & de courage qu'ils se rendirent maîtres de quatre redoutes de ces infidèles; ce qui ne s'exécuta pas sans qu'il en coûtast la vie à beaucoup des nostres; mais les ennemis connurent que s'ils avoient tousjours eu à combatre contre nostre nation, ils n'auroient peut-estre pas fait tant de progrès dans l'Isle de Candie. Ce n'est pas que les Venitiens ne se défendissent en braves gens; mais il faut aussi convenir que le grand nombre des ennemis qui les attaquoient ne leur don-

Fran-

donnoit pas la facilité de se défendre, comme ils l'auroient souhaité. Les Turcs furent surpris de voir que trois cens hommes en quoy consistoient les François en attaquoient plus de trois mille avantageusement retranchés, & que mesme ils les forcerent dans leurs retranchemens; mais leur nombre n'estoit pas suffisant pour faire un progrès assez considerable, afin de remettre les affaires des Venitiens qui estoient en mauvais estat. Le siege de Candie étoit trop avance, & les ennemis s'estoient rendus maistres d'un trop grand nombre de places pour esperer que sans un tres-puissant secours on pust empêcher, qu'elle ne fust entierement reduite sous leur puissance. Revenons à Mademoiselle de Fontange que nous avons laissée dans la forêt avec le Roy goûter à longs traits les plaisirs de la solitude. L'on peut dire que nostre Prince n'a

n'a fait jamais paroistre tant d'amour & d'ardeur qu'il le fit ce jour à cette belle Nimphe au retour de la chasse. Mademoiselle de Fontange qui tomba malade affligea le Roy & toute la Cour sensiblement. Sa Majesté estoit dans une tristesse inconcevable. Les douleurs de son amante l'agitoient mortellement. Il craignoit toujours de perdre ce qui luy paroissoit le plus cher au monde; & quoy que ce Prince connût que ses maux ne feroient pas de durée, il y parut neanmoins fort sensible, comme si le mal eust esté dangereux. Il n'eust ja quitta point agissant auprès d'elle comme le plus passionné des amans. Les peines de cette belle mignonne le mirent dans un abattement extraordinaire, & luy firent dire à la Comtesse de Maure d'un air tout penetré de douleur, hélas! Madame, je prefererois le bonheur de revoir en santé cette aymable
en.

enfant aux prix de ma Couronne.
Le Roy disoit ces tendres paroles,
les larmes aux yeux. Nôtre belle
malade ayant connu l'amour vio-
lente de nostre Monarque le regar-
da d'une maniere languissante &
luy dit en soupirant, Ah ! mon
cher Prince, pourquoy faut-il que
les plaisirs soient acompagnés de
suintes si fâcheuses, mais cependant
j'en aymeray la cause tant que je
vivray. Ces termes si doux & si
touchans, eurent tant de pouvoir
sur le cœur du Roy, qu'il se jetta
sur le lit de sa charmante, & l'em-
brassa tendrement, luy jurant que
jamais il n'aymeroit d'autre qu'elle,
& que sa passion seroit eternelle.
L'après-dinée Mademoiselle de Fon-
tange se trouva mieux, elle receut
plusieurs visites, jamais reste de
journée n'a été si bien employé que
fût celuy-là, on y parla de nouvelles
galantes, & de pieces d'esprit qui
estoyent les plus jolies. Toute les

Da.

Dames firent tous leurs efforts pour divertir la maîtresse du Roy, qui les en remercia avec des expressions fort engageantes. La Duchesse de Crequi qui avoit esté de la chasse tira de sa poche des vers, & en fit la lecture.

*Helas! qu'il est bien vray, que ce
qu'on doit aymer,
Aussi-tost qu'on le voit, rien ne nous
peut charmer,
Et qu'un premier moment fait naître
dans nos ames
Mille doux mouvemens tous passion-
nez & tendres.*

Nostre Monarque prit ces vers des mains de la Duchesse, quand elle les eut lûs, & les fit voir à sa belle, qui s'en fit une application fort delicate, dans la premiere connoissance qu'elle avoit eüe du Roy, l'ayant aymé dès le precieux moment que sa Majesté parut à ses yeux

Da.

yeux. Ce jour si fortuné, disoit souvent cette aymable a nostre Prince est le plus beau de tous mes jours, & le plus heureux, & la charman-
te idée que je m'en fais me donne des plaisirs ravissans.

Le Cercle estant fini chacun se retira chez soy, à la reserve de nos illustres amans, qui ne s'aplique-
rent plus qu'à passer agreablement le temps, à se donner tous les té-
moignages les plus tendres & les plus sinceres de leurs amours. L'on peut dire que le Roy n'en a jamais marqué d'avantage que pour cette adorable mignonne. Il ne peut pas estre plus ardent, & le retour avec lequel cette aimable luy témoi-
gnoit le sien ne pouvoit pas estre plus passionné. Elle le fit paroître lors qu'estant à Paris, elle aprit de Saint-Germain que le Roy qui va souvent à la chasse avoit couru grand danger dans la poursuite d'un sanglier, que son cheval avoit esté
blef-

bleffé par cette beste, & que fans une force & une adresse distinguées, sa Majesté auroit eu de la peine à se tirer du peril. La nouvelle en fut aportée à Mademoiselle de Fontange par un Gentil-homme de Madame la Princesse d'Epinoÿ, qui estoit elle-même de la partie. Nostré incomparable en fut aussi touchée, comme si le mal luy étoit arrivé. Elle tomba dans une tristesse acablante, qui luy dura long-temps; car elle ne pouvoit effacer de son esprit une idée si fatale & qui avoit fait tant de peur à son amour; Mais ayant un peu rassuré sa tendre frayeur, voyci ce qu'elle escrivit à sa Majesté.

Je n'ay point, mon illustre Prince, de termes assez pathetiqués ni assez passionnés, pour vous marquer mon inquietude, & les tendres émotions qui agitent mon cœur. Je tremble encore quand je songe au malheur que mon cher Prince a évité. Si vous m'ay-
mez

mez autant comme je le croy, vous avez beaucoup interest à conserver vostre vie, puisque la mienne en dépend.

Le Roy lût ce billet avec des transports de plaisir qn'il seroit difficile d'exprimer. Sa Majesté baisa mille fois ce joly billet & ne differra point à luy envoyer ce qui suit.

Ah ! qu'il est doux, ma Mignonne, d'estre aymé d'une personne aussi charmante que vous. Ne craignez pas, le danger est passé. Je ne veux plus presentement me conserver que pour vous seule. Je pars dans ce moment pour vous dire combien je vous ayme.

Ah ! que le souvenir en est aymable possédant un Cœur aussi précieux que le vostre.

Nostre invincible Monarque suivit de bien prés cette lettre, & partit de Versailles dans le dessein d'aller asséurer sa jolie maistresse de sa passion ordinaire. Que je suis

suis heureuse, mon aymable Prince ! luy dit cette belle, en le voyant d'un air le plus engageant du monde, de vous voir de retour. Ah ! que l'absence de ce qu'on ayme est une chose difficile à supporter. Je le sçay bien, ma chere, luy répondit le Roy, en la serrant tendrement dans ses bras, que de tous les supplices les plus cruels, l'éloignement de ce que l'on chérit est le plus sensible. Quand le Roy eut marqué à Mademoiselle de Fontagne la joye qu'il avoit de la revoir, ils partirent pour Versailles. Ce fut dans ces doux momens, que cette charmante enfant obtint de nostre Monarque la grace qui luy avoit inutilement esté demandée par la bouche de plus d'un Prince. Il luy accorda une pension considerable en faveur d'une Demoiselle de ses Amies, & l'Abbaye de Chelles dont sa sœur a esté pourveuë, fut encore un ef-

C

fet

fet de sa liberalité. Helas ! nous pouvons bien dire que nous n'avons plus rien de cher, quand nôtre cœur n'est plus à nous, & nous servir de la pensée d'Aristote qui dit que la la personne que nous aymons est un autre nous-même.

*Mon cœur a changé de séjour,
Où je suis je ne croy pas estre
Où l'on ne me voit point paroistre,
Je m'y trouve par mon amour.*

Cette nouvelle Abesse fut benite avec une magnificence extraordinaire. Il ne manqua rien à la ceremonie, estant la sœur de la maistresse du Roy. Aussi fut-elle honorée d'un grand nombre d'Evêques. Toute la Cour y assista, & Mademoiselle de Fontange y parust avec tous ses charmes distingués, qui luy attirerent les regards de tous les spectateurs. Comme les bois & la solitude assaisonnent

ment souvent les plaisirs que l'on
trouveroit fades dans les grandes
Villes, nostre Monarque ne passa
pas long-temps à Paris sans retour-
ner à Versailles, sejour si rempli
d'enchantemens & si propre à in-
spirer les passions. Toute la Cour
partit pour ce lieu ravissant & deli-
cieux. Le Roy y renouvela tous
les divertissemens qui avoient esté
interrompus par son absence. L'on
fut à la chasse tous les jours, &
les Dames, qui acompagnent d'or-
dinaire sa Majesté dans cet exer-
cice y parurent infatigables. La
santé de la belle Mignonne de
nostre Prince luy estoit trop chere,
pour qu'il luy permist de s'enga-
ger comme les autres dans la cour-
se. Elle en eut le plaisir, sans se
mettre au hazard, & vit de son
carosse tout ce qui pouvoit luy
donner quelque satisfaction. La
chasse finie sa Majesté descendit de
cheval & prit place auprès de sa
char-

nous
avons
cœur
vir de
que la
est un
istre,
er.
benite
aordi-
la ce-
de la
ut-elle
e d'E-
y assi-
ontan-
armes
les re-
Com-
raison-
nent

charmante & la conduisit dans son appartement. Cette jolie chasseresse étoit dans la plus belle humeur du monde. Elle dit mille galanteries à son amant sur le divertissement qu'une de la troupe avoit donné en tombant de cheval. Le Roy rioit sans retenuë, particulièrement quand elle luy dit que cette cheute devoit estre fort sensible à cette aymable Diane ne s'estant pas pourveuë de caleçons. Cela donna occasion à Mademoiselle de Bonnifasse fille d'Honneur de Madame de dire qu'elle mourroit de chagrin, si ce malheur luy estoit arrivé. Je me reserve, continua t-elle, pour des plaisirs plus tranquilles & qui donnent moins de peine. Madame qui estoit presente, & qui ayme passionnément la chasse, luy dit en la regardant, je voy bien, ma chere, que les plaisirs de la ruelle vous touchent plus vivement que ceux

ceux
tion
cha
lan
voit
un
qui
cha
y d
Ma
qu'i
jeu
qui
Sa
men
dit
gea
mo
Ro
& i
fion
d'av
atra
rap
Ro

ceux que l'on trouve dans l'agitation. Madame la Dauphine fit changer la conversation en parlant du Bal que sa Majesté devoit donner le lendemain. Cefut un des plus beaux de tous ceux qui ont jamais paru. Tout y étoit charmant & magnifique. Le Roy y dansa avec son adresse ordinaire ; Mais ce qui surprit le plus ce fut qu'il prit deux ou trois fois une jeune Demoiselle fort aymable & qui dansoit admirablement bien. Sa Majesté ne put se deffendre du merite de cette Demoiselle, & luy dit plusieurs galanteries fort obligantes, dont elle se tira avec une modestie toute charmante. Le Roy soupira souvent auprès d'elle, & luy dit d'un air tendre & passionné, qu'il estoit malheureux d'avoir le cœur si susceptible aux attraits des belles. Helas ! Sire, rapartit cette jolie personne, un Roy comme vous peut-il soupirer,

Oüy, Mademoiselle, repliqua nôtre Prince; en la regardant tendrement. L'amour ne met point de difference entre le septre & la houlette. Un Roy languit aussi bien sous son Empire qu'un Berger. Ne croyez pas, ma belle, continua ce Prince, que c'est le pouvoir d'un Monarque qui fait son bonheur. Une douce simplicité qui lie nos cœurs fait les delices des amours: cet entretien qui commençoit à échauffer le Roy, fut rompu par Monseigneur le Dauphin qui s'approcha de sa Majesté pour luy conferer quelque affaire. Le lendemain nostre Monarque fut au lever de son illustre Maîtresse qu'il trouva dans une mélancolie touchante. Il luy marqua bien du chagrin de la voir dans cet état, & luy demanda, d'une maniere toute passionnée, quel en estoit le sujet. Ah! Sire, dit la belle, en soupirant, si vous éties moins

mo
de
au
qu
n'e
ve
il r
me
Il
jol
pa
ble
de
en
tar
qu
tin
me
vo
inj
ma
n'a
do
ay
fi

moins aymable on n'auroit pas tant de tristesse. Sa Majesté connut aussi-tost que c'estoit la jaloufie qui luy donnoit cette langueur. Il n'en fut pas fâché, car ce Prince veut estre aimé, quand il aime, & il n'y a rien qui l'engage si fortement que ces fortes de craintes. Il aprit en mesme-temps de cette jolie mignonne que ce qui s'estoit passé au bal l'avoit affligée sensiblement, que c'estoit la seule cause de sa douleur, Eh! quoy, ma belle enfant, répondit le Roy, en se jetant à ses genoux, est-il possible que vous connoissies si mal les sentimens de mon cœur. Je vous ayme mille fois plus que moy, & vous outragez mon amour par vos injustes pensées. Quel plaisir charmant, repartit cette jolie enfant, n'ay-je point goûté, & qu'il est doux d'entendre d'un Prince si aymable des paroles si tendres & si engageantes. Mais, hélas! qu'il

est difficile de vous aymer sans crainte & sans inquietude. Non je ne puis posséder un cœur d'un prix aussi rare que le vostre, sans en apprehender la perte. Enfin après des termes si touchans, nôtre amoureux Monarque embrassa cette charmante, & luy jura une fidelité d'une étendue infinie, & qui seroit toujourns égale.

Le Roy & toute la Cour partit de Saint-Germain, au commencement du mois de May, pour le voyage de Flandre. Le dessein de sa Majesté estoit de visiter toutes les conquestes qu'elle avoit faites les années precedentes, & elle s'en retourna après avoir passé par Oudenarde, Courtray, Lisle, Dunkerque & Graveline. La presence de sa Majesté qui n'estoit pas attenduë en ces endroits alarma beaucoup ses ennemis; mais leur crainte fut bien-tost dissipée par l'assurance qu'il leur donna de ne

VOU-

vouloir faire aucune entreprise contre eux. Madame qui avoit laissé la Cour à Lisle, en partit pour aller en Angleterre. Le desir que cette Princesse avoit de voir le Roy de la grande Bretagne son frere, fut le pretexte de son voyage. Il sembloit que Madame representoit qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour donner à Charles Second son frere les dernieres preuves de son amitié, puisqu'elle mourut peu de mois après son retour de Londres en France.

Nous voyons ordinairement que les passions les plus violentes ne sont pas tousjours de longue durée, & qu'ayant leurs bornes, comme toutes les autres choses du monde, il faut necessairement qu'elles diminuent. Cependant celle du Roi pour Mademoiselle de Fontange nous fait connoistre que le cœur de ce Prince est au dessus de la nature, & qu'il

qu'il peut donner des loix fans les
suiivre. Remarquons ses manie-
res tendres & empressees auprés de
ce qu'il ayme, & l'égalité qu'il fait
paroistre dans son amour, qui est
aussi ardent après une conversation
d'une journée, comme s'il ne fai-
soit que de naistre. Il est vray que
l'esprit & la beauté de cette ayma-
ble personne seruent beaucoup à
soutenir les foiblessees de l'amour
qui n'ayme qu'à changer. Le Roy
ayant passé quelque semaine avec
sa belle mignonne à luy donner les
dernieres marques de sa tendresse,
la laissa à Saint-Germain respirer
un peu la solitude. Cette charmante
enfant se promenoit tous les jours
seule sous des allées de verdure en
faisant la revue de toute la ten-
dresse qu'elle sentoit pour le Roy;
mais dans de certains momens son
cœur paroissoit agité & quoy que
la passion de nostre Monarque
eust pour elle mille attraits &
mille

mille charmes, cette jolie bergere ne laissoit pas de regretter sa liberté & de faire entendre aux arbres, inanimés les vers qui suivent.

Que je goûtois de bonheur dans l'indifference !

Et de tranquilles plaisirs dans mon innocence !

Ce bien ne me sera-t-il point rendu ?

Dans ces lieux doux tout est paisible ,

Helas ! que ne m'est-il possible ,

D'y trouver le repos que j'ay perdu.

Après que nostre belle solitaire eut goûté la douceur de la rêverie, elle retourna dans sa chambre se trouvant fort abatuë d'un grand mal de teste & de cœur. Le Roy qui aprit l'indisposition de sa maîtresse revint promptement auprès d'elle, mais sa maladie parut si violente qu'elle defola ce Prince. La

Duchesse de Crequi & la Comtesse de Maure estoient jour & nuit occupées à rendre plusieurs services à nostre malade infortunée. Le Roy versoit des larmes continuelles, & il s'affligoit mortellement dans la perte sensible qu'il alloit faire ; mais la mort qui n'écoute ny les soupirs ny les plaintes, & qui fuit l'ordre qu'elle a receu, ravit les plus charmantes delices de nostre Prince d'entre ses bras. Jamais coup n'a paru si rude que fut cette cruelle separation. Sa Majesté ne pouvoit se consoler en aucune maniere, & l'aymable idée de sa belle luy revenoit toujours dans l'esprit. Après les funerailles de Mademoiselle de Fontagne qui furent magnifiques, & dans un grand éclat, à Saint-Denis, le Roy fut fort long-temps sans sortir & même sans voir beaucoup de lumiere, se voulant priver de la beauté du jour & du soleil comme si cet astre avoit

con-

contribué à la douleur qu'il ressentoit.

Nous lisons dans l'histoire de France, qu'Henry trois après la mort de la Princesse de Condé, passa trois jours & trois nuits enfermé dans une chambre sans manger ny boire. Ce Prince estoit si penetré de ses peines qu'il ne vouloit voir que des visages tristes & des lieux sombres. Il portoit sur ses rubans de petites testes de mort qu'il faisoit broder exprés, & qui marquoient la mélancolie de son Cœur.

Le Roy ayant perdu Mademoiselle de Fontange demeura quelque temps dans un chagrin inconcevable ; mais Madame de Maintenon qui a toujours pris un soin singulier de la santé de nostre Monarque, tâcha par la plus belle morale du monde de luy faire connoistre que tout passe dans cet Univers, & que les plaisirs ne peuvent durer

durer tousjours ; qu'il se trouve même une variété perpetuelle dans les choses les plus solides, & que les faux brillans qui accompagnent les honneurs de nostre siecle, ne sont que des ombres, qui se dissipent en un moment. Ah ! Madame, s'écria le Roy tout charmé d'un raisonnement si sublime, que je suis heureux de trouver en vous des consolations qui adoucissent l'amertume où je suis. Je benis le jour fortuné auquel j'eus le bien de vous connoistre & j'en rends graces incessamment au ciel. Ah ! Sire, répondit la Marquise ; le souvenir charmant du précieux moment où j'ay eu le bonheur de vous plaire m'est quelque chose de si doux que sa seule idée fait tout le plaisir de ma vie. J'ambitionneray journellement à vous procurer quelque satisfaction, c'est en quoy je fais consister ma plus grande joye. Madame, repartit nostre Prince, des offres

offres si engageantes venant d'une personne comme vous ne se refusent jamais : vos manieres font trop aimables & trop spirituelles pour ne faire pas d'impression. Helas ! Sire, repliqua Madame de Maintenon, que l'encens est d'une odeur ravissante, quand il vient d'un Prince comme vous. L'on se sent de la vanité en respirant vos douceurs. Le Roy alloit parler quand le Duc d'Orleans & le Comte de Lauzun entra qui fit changer de conversation à nos illustres amans.

Comme la paix donnoit quelque relâche aux grans soins que nostre invincible Monarque prenoit de son Etat, sa Majesté pour calmer ses ennuis fit une partie de promenade avec la Marquise de Maintenon, à Chantilly où toute la Cour se trouva avec une magnificence surprenante. Le Roy estant arrivé sur le soir dans le jardin trouva un berceau de feuillages orné de festons de fleurs

fleurs qui rendoient ce lieu charmant. Trente lustres y jettoient tant de clartés qu'elles produisoient un veritable jour. Du milieu de ces agreables feuillages fortoit un jet d'eau qui faisoit un murmure touchant. Après le soupé fut servi qui fut accompagné de voix & d'instrumens, les plus aymables du monde ; le soupé estant finy, on eut le divertissement d'un beau feu d'artifice, qui termina tous les plaisirs de cette belle journée. Le lendemain sa Majesté avec toutes les Dames furent sur la riviere dans de petis bateaux faits d'une politeffe extraordinaire tirés par des Dauphins & par des Amours qui jettoient des filets dans l'eau pour pêcher. Les jours suivans furent occupés à la promenade, à la chasse & à tout ce qui peut charmer les sens.

Le Roy qui employoit la plus considerable partie de son temps, dans

dans ce qui pouvoit contribuer à sa gloire, ou à l'utilité de ses peuples, peu de jours après ce régala alla à Dunkerque visiter les nouveaux travaux qu'il y faisoit faire, & sa Majesté vouloit estre présente à tous ces ouvrages, afin de les rendre parfaits, & aussi pour donner courage à ceux qui y estoient employés. L'on peut dire sans hyperbole qu'ils surpassent l'imagination, & que les fortifications de Dunkerque sont dignes de l'admiration du siècle present & de ceux qui sont à venir.

Le Roy qui vouloit voir toutes les entreprises qui se faisoient se mit en marche, & le vingt-huit il détacha de son armée le Vicomte de Turenne avec trois mille chevaux pour aller investir Burich dans le temps que le Prince de Condé assiegeoit Vezele, ce qui fut aussi-tost executé par l'un & par l'autre de ses

ses Lieutenans generaux, avec toute la diligence possible. Au retour de l'Armée, sa Majesté tomba malade d'une fièvre lente qui luy dura long-temps. Les Medecins disoient que cette maladie ne pouvoit venir que de mélancolie.

Mademoiselle de la Valiere qui s'étoit retirée aux Carmelites par une sage prevoyance, ayant presfenti long-temps avant que le Roy la quittast qu'elle ne pouvoit plus plaire à sa Majesté & que ses charmes diminuoient de jour en jour, fut ravie d'apprendre la mort de sa rivale. Jamais nouvelle ne luy donna plus de plaisir que celle-là; & quoi que cette sœur dolente ne possedast plus le cœur de son amant, elle ne pouvoit souffrir qu'avec une douleur mortelle, que le Roy en aymast d'autre. La jalousie l'acom-
paignoit presque dans le fond de son monastere, où elle avoit tout le temps de réfléchir sur tous les heu-
reux

reux momens qu'elle avoit paf-
fez avec noſtre Monarque. Ces dou-
ces penſées de plaifir nourriſſoient
l'amour & la tendreſſe qu'elle ſen-
toit pour ſon Prince, qui de ſon
coſté ne ſongeoit à elle que fort
foiblement, ayant l'idée toute
remplie de la belle perſonne que
le ſort luy avoit arraché d'entre
les bras. Madame de Montefpan
que le Roy voyoit encore quelque-
fois ne receut pas moins de joye que
la Valiere du malheur de Mademoi-
ſelle de Fontagne, ſe trouvant en
quelque façon vangée du tort que
l'amour luy avoit fait d'avoir mis
une autre à ſa place.

Le Roy qui eſt clairvoiant ſur
toute choſe vit très-bien la joye de
Madame de Montefpan. Ce Prin-
ce luy en ſeut peu de gré, & luy
dit comme il eſtoit avec elle, dans
ſon cabinet, ah! Madame, je ſuis
ſurpris du peu de part que vous
prenez à ce qui me touche. J'au-
rois

rois creu avoir rendu vostre cœur plus sensible. Helas! Sire, répondit Madame de Montespan d'un air tendre ce n'est que pour avoir trop de sensibilité pour vous que j'ay senti du plaisir de la mort de ma rivale. Vous scavez qu'un amour delicat est tousjours luyvy de jalousie; & que, quand on ayme tendrement, l'on ne peut souffrir de partage: Il est vray, Madame, repliqua le Roy, que j'aime les femmes qui ont ce discernement, c'est le veritable caractere d'un sincere amour. Mais vous scavez que j'ay eu toujours pour vous des sentimens distingués & assez suffisans, pour vous faire cherir ce qui pourroit me plaire.

Madame de Montespan avoit envie de soustenir encore la conversation, quand le Roy la quitta avec assez d'indifference, ce qui l'affligea sensiblement, car comme elle ayme la gloire & l'éclat, la tendresse d'un Prin-

Prin-

Prince, comme le nostre faisoit le plus grand bonheur de sa vie. Cette Dame songea donc aux moiens de faire renaistre le passion de son amant qui étoit mourante, & preste à jeter les derniers soupirs. Elle employa pour cet effet, tout ce que l'art a pû imaginer de plus aymable, & comme la Nature n'a point este avare à donner des beautés à cette belle, il luy estoit facile de paroître charmante. Un jour qu'elle atendoit sa Majesté en defabillé de couleur de rose, & qu'elle étoit plus jolie qu'à son ordinaire, comme elle révoit profondément dans sa chambre, & que ses yeux se baignoient de larmes, le Roy arriva dans ce triste moment, & luy demanda pourquoy elle pleuroit. Helas! Sire, repartit cette belle affligée, je vous aymeray toujours, & vous ne m'aimez plus. Ah! que mes sentimens sont oposés aux vostres. L'amour de qui dépend toute ma félicité

licité que ne vous a-t-il donné la tendresse que j'ay, ou que n'ay-je en partage toute l'indifference possible. Cette passionnée amante disoit ces paroles avec des manieres si engageantes, qu'elle toucha le cœur du Roy, & qu'il luy dit en l'embrassant, j'ay le cœur, Madame, tendre & constant, & je veux vous aimer tousjours; mais lors que la raison condamne ma tendresse, je dois entendre ce qu'elle me dit, & renoncer à l'amour qui trahit mes vertus. Ma gloire a des apas qui triomphent de tout. Vous sçavez, Madame, qu'un engagement plus long qu'il ne peut être est ordinairement suivy de la froideur. Je ne le reconnois que trop, Sire, interrompit Madame de Montespan, en respondant un torrent de pleurs, que vostre cœur n'est plus que de glace pour moy. C'est en quoy j'acuse souvent mon infortune, me trouvant la plus malheureuse de toutes

toutes

toutes celles qui respirent le jour. Ah! qu'il est dangereux de vous connoistre & difficile de vous oublier. Le Comte de Laufun qui entra brusquement fit changer de discours à nos amans. Nostre Monarque demanda au Comte d'où il venoit, vous le seavez, Sire, répondit Laufun, en riant. Il est vray, dit le Roy, que je sçay le lieu charmant où l'amour vous guide: comment se porte ma cousine depuis hier. Admirablement bien, Sire, repartit nostre amoureux Comto, avec un transport de joye inconcevable, j'ay eu le bonheur d'entretenir son Altesse Royale, toute la mantinée. C'est la plus adorable Princesse qui ait jamais été au monde. Ah! quel bonheur, continua le Comte de Laufun, d'un air tout passionné si un mortel avoit quelque part à son souvenir. Ce seroit la plus grande felicité où il pourroit aspirer. Je vois bien,
Comte,

Comte, dit nostre Monarque en-riant, que tu ne serois pas fâché que ma cousine de Montpensier eût un peu de sensibilité pour toy. Pousse ta fortune, je te promets de te servir par tout. Ah ! Sire, re-partit le comte avec un profond respect, je sçay trop ce que je dois à mon Roy pour avoir des pensées si hardies : Je me fais seulement une idée toute charmante du plaisir qu'un Prince auroit de posséder une personne aussi engageante que Mademoiselle s'il estoit né digne de son Altesse Royale.

Le Roy qui se leva interrompit le Comte qui fut avec sa Majesté au Louvre, & qui l'entretint longtemps sur plusieurs affaires différentes, qui firent passer d'agreables momens à nostre Prince, & comme le Comte de Lausun a l'esprit fort enjouié & fort galant il a le don de plaire au Roy plus qu'aucune personne de la Cour. Pendant que sa
Ma-

Majesté estoit absente, Madame de Montelpan ayant eslué ses beaux yeux qui estoient baignés de larmes, prit une plume & fit ces vers, où elle reprochoit au Roy son changement. Les voicy qui suivent.

Quand vous commenciez à m'aymer,

*Vous ne pouviez pas me quitter,
Sans vous faire une peine extrême.*

*Le souvenir en fait ma gêne,
Et le sujet de mon tourment.*

*Pourquoy m'aymer si tendrement?
Vous sçavez tres-bien comme on
ayme ;
Mais, hélas ! estes-vous le mesme ?*

Madame de Montespan ayant fini sa poësie, fut se promener au Cours de la Reine, où elle rencontra le Roy dans son carosse qui passa

D

à

à costé d'elle fort froidement & qui se contenta de luy faire une grande reverence. Nostre belle étoit dans ce moment au desespoir de voir l'indifference de son Amant. Apres avoir fait tout son possible, pour rallumer un feu qui vouloit absolument mourir, cette Dame croioit apres la mort de Mademoiselle de Fontange que sa Majesté revien-droit à elle ; mais hélas ! que les femmes qui sont galantes se trom-pent fortement dans ces sortes d'es-perances, quand une fois l'amour a esté au comble de son bonheur, cette passion diminue de moment en moment, & ne se fait plus connoi-stre. Il ne reste plus que la rage & le chagrin à ces belles courtisannes de n'estre plus aymées, & de dire souvent à leurs amans qui se rient d'elles, vous m'aymiez autrefois & vous ne m'aimez plus. Ces tristes idées me desolent le cœur. Ah ! qu'il est bien plus genereux selon
mon

mon sentiment de conserver toujours sa liberté, quand on le peut, que de la mettre dans un peril si dangereux. Les hommes voluptueux disent ordinairement que le Printemps d'une beauté passe comme une fleur, qui ne revient jamais, & qu'il faut aymer dans un si bel âge. Ce sont des discours que l'amour propre leur inspire, & non la raison & la vertu qui est quelquefois fort éloignée de leur cœur; mais demeurons tousjours dans les bornes de l'honnesteté, & ne nous laissons point emporter au panchant rapide de nos inclinations. C'est le moien le plus seur de ne se repentir jamais de rien, & de vivre à l'abry des iniquietudes & des chagrins.

Revenons à nostre Monarque qui estoit dans une douleur extrême, & qui ne pouvant oublier Mademoiselle de Fontange, fut pour passer ses ennuis deux ou trois jours de suite chez Monsieur le Duc d'Or-

leans où il trouva un grand nombre de Dames de qualité & presque toute la Cour qui estoit venue visiter Madame, qui avoit eu une legere indisposition.

Le Roy qui vit entrer le Prince de Turenne luy demanda, en souriant; s'il n'aymeroit jamais, & si sa malice seroit tousjours égale pour les femmes, en se faisant aimer, & puis se rire d'elles: cette maniere ne me charmeroit point du tout continua le Roy. Il faut de la bonne foy avec les Dames. Ah! repartit la Duchesse de Gerfay qui étoit la plus belle personne du monde, qu'il est avantageux pour nostre sexe qu'un Prince aussi aimable comme est le nostre prenne genereusement le parti des pauvres femmes, que l'on outrage sensiblement. Madame, repondit Le Roy, si elles étoient toutes faites comme vous, il ne seroit pas besoin de les defendre; mais sans raillerie, il me souvient

vient que Monsieur de Guise perdit entierement sa reputation aupres des femmes, pour des affaires de cette nature; & que quand il est mort, il n'eust pas trouvé une servante de la ville qui l'eust voulu croire; mais, Sire, repliqua le Prince de Turenne, quelquefois l'on y est obligé par des motifs de conscience, & par les conseils de son Curé, qui dit assez souvent qu'il faut rompre les attachemens de la chair. Ah! l'honneste homme s'écria le Roy, en riant de tout son cœur. Jamais il ne s'est veu une conscience si tendre & qui merite si bien la remission de ses pechés, continuez tousjours de vivre dans ces nobles sentimens, vous aurez une augmentation de gloire. Le Prince fit une très-humble reverence à sa Majesté, en la remerciant de tout son encens; ce qui fit un sujet de plaisir à toute la compagnie, Pendant le carnaval toute la Cour tra-

vailla à faire diversion à la melancolie du Roy, qui paroïssoit sans remede; La Marquise de Maintenon, qui sçavoit que sa Majesté aymoît la conversation de la Comtesse de Lude, tâchoit par tous les moiens du monde de luy en procurer le plaisir. Souvent que cette Comtesse surprenoit le Roy dans sa resverie, Madame de Maintenon les laissoit, teste à teste, moraliser. L'on peut dire que c'étoit le fort de cette aymable femme, & qu'ayant l'esprit aussi solide qu'elle l'avoit, rien n'estoit si charmant que de l'entendre parler.

Une après-dinée comme nostre Monarque estoit seul avec elle, sa Majesté luy fit un fidelle portrait de son chagrin, & ne le luy deguisa aucunement. Ah! Madame, s'ecria ce Prince, si vous sçaviez combien la vie m'est importune, je ne fais rien qui ne me donne de la peine: en de certains momens ma Cou-
ron-

ronne m'est incommode. Helas !
Sire, repondit la Comtesse de Lu-
de, l'inegalité qui se trouve dans la
vie fait naître en nous ces divers
mouvemens. Ce qui nous plait au-
jourd'huy nous deplait en peu de
jours. Nôtre humeur changeante
ne scauroit se comprendre.

Cependant, Madame, dit le Roy,
l'on donne tant d'encens à la raison,
à la prudence. Dequoy nous ser-
vent ces chimeres, si elles n'arrestent
pas le cours de nos passions. Ces
idées, Sire, repartit la Comtesse,
mettent mon esprit au defespoir ;
plus j'envisage ces talens imaginai-
res, & moins j'aime à m'en souve-
nir. Ah ! prudence importune qui
ne servez qu'à faire avancer les
maux que nous devons avoir. Si
cette cruelle avoit quelque secret
de detourner les infortunes qui
pendent sur nos testes, nous de-
vrions la cherir ; mais helas ! rien
n'est si trompeur que son apparence.

Ce que vous dites, Madame, repliqua le Roy, est divinement bien pensé, mais vous m'avouerez qu'il faut obeir a l'Estre independant, qui nous a donné la vie, & tous les avantages de conduite, de raison, & de prudence. Je le sçay, Sire, dit la Comtesse, c'est pourquoy j'envie souvent le sort des choses inanimées, qui durent plus long-temps que nous, & qui ne ressentent point mille remords qui nous rongent nuit & jour, & qui ne sont utiles à rien. Que diriez-vous donc, Madame, continua le Roy, de ceux qui passent le plus beau de leur âge dans des soins continuels, qui ne sont quelquefois pas de grand usage. Nous-voyons Platon attaché à chercher des idées, Epicure attrapant des atomes, pour en suite les accrochers les uns aux autres & en faire un monde en petit; Thales au bord d'une fontaine admirant l'eau com-

me

me Principe de toutes choses; Socrate n'osant sortir de sa gravité, de crainte de ne passer plus pour sage. Enfin tous ces grands hommes se sont donné mille gênes dans la veüe de s'immortaliser. Ah! Sire, reprit la Comtesse, il n'est pas besoin de sortir de nôtre siècle pour connoistre les folies des humains. Ne voyons-nous pas tous les jours parmi nous des Generaux, des Capitaines qui mettent leur vie au hazard pour une idée de gloire.

La guerre, Madame, repartit le Roi, est quelque chose de plus grand & de plus noble que mille autres attaches dont l'homme fait ses delices, & où il met les plus doux momens de sa vie à les aquerir. Cependant, Sire, dit Madame de Lude, l'esprit des mortels est borné, quelque soin qu'ils donnent à la recherche, & quelque penétrans qu'ils puissent estre. L'on ne sçait rien à fond avec certitude. Nous apportons en

naissant des tenebres qui rendent nos lumieres peu brillantes. Nôtre Monarque prenoit un plaisir extrême d'entendre raisonner cette aimable Comtesse, quand le Duc de la Feuillade entra qui entretint sa Majesté long-temps. Le Roy ayant fait une profonde reverence a Madame de Lude, la quitta pour un moment, & revint aussi-tost auprès d'elle. Ah! Madame, luy dit ce Prince, en riant, une simpatie inconnue m'entraîne vers vous. Je comte les heures qui me privent de vostre agreable presence perduës. Ce que vous dites, Sire, répondit nostre belle, est quelque chose de bien glorieux pour moy. Rien n'est si doux que l'encens d'un Prince comme vous, qui connoist la valeur de ce qu'il estime avec un discernement distingué. Madame, si j'estois à present, luy repliqua le Roy, encore assez heureux pour estre aymé d'une personne

ne
pas
fait
de
pri
pla
cor
dife
le
gat
Ma
fait
mo
surp
fior
qui
de
peu
d'ar
au c
tou
lon
just
nar
Le

ne

ne aussi engageante que vous, non pas de cet amour sensuel dont j'ay fait mon bonheur autrefois, mais de celui qui ne consiste qu'en esprit. Car je vous assure que ses plaisirs sont plus réels que ceux du corps. J'en goûte tous les jours la différence, qui me fait regretter mille momens que j'ay passés en bagatelles. Il est vray, Sire, reprit Madame de Lude, qu'après avoir fait le véritable panegirique de l'amour, l'on y remarque des défauts surprénans. Qu'est-ce que cette passion, sinon qu'un amas de peines qui ne se nourrit que de craintes & de doutes : ses plaisirs qui sont de peu de durée sont tousjours suivis d'amertumes sensibles; & l'amour au comble de son bonheur, comme toutes les autres choses retourne à son neant. Que vous representez justement, Madame, dit nostre Monarque, le caractere de ce Dieu! Le voila sans ombres & sans violes,

& c'est de la maniere qu'il est plus charmant, car ses defauts ne sont point cachés. Il est pourtant bon, Sire, repondit nostre aymable, de luy donner quelques agrémens, afin qu'il nous puisse plaire. Car quand on s'engage, si l'on se faisoit une idée funeste d'un triste changement, ah! Sire, continua la Comtesse, pardonnez un tendre souvenir, je ne puis oublier l'ardeur violente que le Comte d'Armagnac avoit conceue pour moy, & quand je fais la reveue de toute sa passion, & du changement que j'ay voy, je dis e'est l'ouvrage d'un mortel. Il n'apartient qu'à l'homme à mettre en usage ces foibleffes. Il y a quelque temps comme j'estois chez moy à la campagne; & que je refvois solitairement dans le bois, je considerois le peu de durée de l'aymable verdure de ce bocage ayant, reflechi solidement, je fis ce quatrain.

Tout

*Tout change enfin, & le cœur le
plus tendre*

*Ne peut faire vivre sa passion tou-
jours.*

*L'on n'a point encor veu d'éternelles
amours,*

*Et le temps, à venir ne doit pas en
attendre.*

Vous faites Madame, dit le Roy,
d'une maniere obligeante la dixié-
me Muse. Il faut un merite aussi
charmant que le vostre pour aug-
menter la beauté du Parnasse. A-
pollon, ce Dieu des lumieres, vous
doit cherir uniquement, puisque
vous embellissez son rocher, & ses
fontaines, aussi Pegase vous don-
ne-t-il de son eau de cristal pour
vous rafraichir dans vos exercices
poétiques.

Je vous diray, Sire, repondit la
Comtesse, que j'aime passionne-
ment la poesie. Je trouve que c'est
le langage des Dieux: voicy enco-

Tout

re

re des vers que l'inconstance du
Comte d'Armagnac m'a fait fai-
re.

Taisez - vous mes soupriſ sensibles,

*Vous me causez de la douleur,
Et mon cœur est trop suscepti-
ble*

*Aux doux charmes de mon Vain-
queur.*

*A quoy servent ces sentimens,
Puisque l'ingrat est un volage;
Quand on a perdu ses amans,
Les soupriſ doivent estre sages.*

En verité, Madame, interrom-
pit le Roy, vous êtes toute divine,
& c'est un charme puissant de vous
entendre parler. Un cœur peut-
il se defendre à des attraits si doux
qui le demandent. Ah! je con-
damne extrêmement le peu de dis-
cernement du Comte d'Armagnac,
en vous ayant quittée. Je ſçay que,
si

si vous l'aviez plus aymé, vous l'auriez engagé davantage; car il veut qu'on l'ayme tendrement, & celle qui possède son cœur presentement est pour luy tout de feu. Ah! Sire, s'ecria Madame de Lude, que l'amour est difficile à contenter: cet enfant crie tousjours & n'est jamais content, plus on luy donne & plus il demande. J'ay marqué au Comte incessamment une tendresse egale; mais non pas de ces emportemens qui font perdre la raison.

C'est ce que nous demandons, Madame, dit sa Majesté, quand nous aymons. Nous ne pouvons souffrir des cœurs froids qui raisonnent. Il faut aymer avec chaleur un Amant, quand vous voulez qu'il vous ayme. Madame de Maintenon qui entendit en entrant, ce mot d'aimer, dit en saluant le Roy, Sire, c'est en vain que vous vous defendez de l'amour, car vous le mêtez

tez tousjours sur le tapis. Ah! Madame, repartit la Comtesse de Lude, l'on ne peut parler que de ce qui plait. Quand les conversations commencent à mourir, ce Dieu les ressuscite par son enjoûment. Cette vivacité, Madame, repliqua la Marquise, n'est plus du regne de nostre Prince. Il a renoncé aux traits de l'amour & son cœur est à l'épreuve de ses coups. Madame, dit, en riant, la Comtesse de Lude, quelques efforts que nous puissions faire nostre résistance est vaine. Quand la Nature nous a donné un cœur sensible, il ayme tout ce qu'il trouve aymable, tant qu'il a de la vie.

Cependant, Madame, reprit la Marquise de Maintenon, les passions diminuent avec l'âge. Leur rapidité s'arrête quelquefois malgré nous, & nous perdons le goût des plaisirs dans l'usage. Ah! Madame, repliqua Madame de Lude
nous

nous revenons toujours à nostre Principe qui est cet amour naturel. Les Philosophes nous le prouvent en nous faisant connoître que tous les êtres du monde doivent retourner au lieu d'où ils ont pris leur origine. L'homme qui est un être fini, est composé de deux parties qui sont l'ame & le corps. Cette premiere, son regne estant achevé, retourne au ciel qui est la source d'où elle est venue, & le dernier, va au sein de la terre d'où le premier homme est né. Vous passez donc, Madame, interrompit nostre Prince, en regardant la Comtesse de Lude, de la Philosophie à la Theologie. Il faut avoir autant d'esprit que vous en avez pour soutenir les Theses que vous avancez. Qu'il est glorieux, Madame, pour vostre sexe d'avoir des personnes qui se distinguent par leur genie. Un de nos Philosophes modernes donnoit en son temps des leçons aussi bien

bien aux femmes qu'aux hommes, mais le sçavoir que vous avez, la Nature vous en a fait un don en naissant. Sire, repondit la Comtesse, si j'avois assez de foiblesse pour tirer de la vanité des douceurs coutumieres qui les galans hommes disent ordinairement aux femmes, je me perdrois en écoutant le joly panegirique que vous faites de moy, mais je me connois un peu. Si quelques lumieres brillent en mon esprit, un nombre infini de tenebres en diminue la beauté. Le Roy bruloit d'envie de pousser la conversation plus loin, mais des affaires du Parlement qui furent aportées à sa Majesté par Monsieur Talon Avocat General, qui parla au Roy avec une éloquence toute charmante pendant plus d'une heure, fit que le Prince donna audience à plusieurs autres, tout le reste du jour. Madame de Maintenon que le Comte
de

de Marfan sollicitoit tous les jours pour Mademoiselle de Bethune qui étoit à Saint-Cir sous la domination de la Marquise, estoit journellement chez elle.

Ce Comte estoit devenu éperdûment amoureux de Mademoiselle de Bethune, pour l'avoir veüe un moment dans l'église de Saint-Cir. Cette jeune beauté se faisoit distinguer de toutes les autres, par un certain air doux & languissant qui luy estoit naturel, & qui demandoit le cœur à tout ce qu'elle faisoit. Il n'en falloit pas tant pour enflamer le plus passionné de tous les hommes. Aussi dans ce premier moment, il fit connoistre à cette charmante fille, par un langage muet qui parloit dans ses yeux, combien ses charmes avoient de pouvoir sur luy. Depuis ce jour que le hazard avoit conduit le Comte à l'Abbaïe de Saint-Cir, comme il retournoit de la chasse dans le dessein

hom-
ous a-
fait un
pondit
de foi-
té des
es ga-
ement
s en é.
e que
je me
umie-
nom-
minue
d'en-
n plus
Parle-
la Ma-
avocat
y avec
mante
it que
sieurs
Ma-
Comte
de

sein de remercier les Saints de n'avoir point trouvé de malheur, il se vit pris, sans rien prendre dans toute sa course. C'est ordinairement ce que fait Venus dans les exercices. Elle fait quelquefois plus de conquestes que Diane, quoy que ses armes soient bien différentes. Revenons au Comte de Marfan qui se voyoit obligé de garder de grandes mesures, dans toute la suite de son amour. Madame de Maintenon le recevoit fort honnestement & mesme avec beaucoup de plaisir dans la veue qu'il recherchoit en mariage Mademoiselle de Bethune, qui étoit de qualité & d'une maison très considerable. Le Comte disoit mille douceurs à la Marquise sur sa vertu, & sur sa conduite, afin d'obtenir les bonnes graces, & d'avoir un peu plus de liberté avec sa belle mignonne, ce que nostre Abesse remarquoit fort bien ayant l'esprit aussi

aussi ouvert qu'elle l'a. C'est pour-
quoy elle ne perdoit jamais de veüe
cette jeune fille, quand son amant
étoit present, ce qui le defoloit en-
tierement, car il ne pouvoit pas dire
une parole que la Marquise ne l'en-
tendist. Une vie si miserable dura
quelque temps ; mais comme l'a-
mour est ingenieux, & que ce pe-
tit Dieu découvre toujours quelque
ruse à ses fujets, le Comte de Mar-
fan ennuié de son martire, pria
une vieille tante qu'il avoit à Paris,
& qui étoit devote jusqu'à le fureur,
& par cette railon grande amie de
Madame de Maintenon, (car elles
alloient fort souvent ensemble à
saint Lazare de Jerusalem faire leurs
oraisons) de luy être favorable dans
son amour, & de permettre qu'il
se trouvast quelquefois chez elle a-
vec Mademoiselle de Bethune,
qu'il aymoît tendrement. Que la
severité de la Marquise de Mainte-
non, luy étoit insupportable ! aussi
ren-

rendoit-elle toutes ses Demoiselles comme des esclaves, qui sont privez de la liberté humaine. Madame de la Roche parut un peu surprise en écoutant la proposition de son neveu. Quoy, dit-elle, Monsieur, vous ne songez pas à ce que vous me dites. Ne sçavez-vous pas combien cette Dame a de haine & d'horreur pour les rendez-vous, & que si elle decouvroit une fois vostre intrigue galante, je serois perdue dans son esprit, & elle mal-traiteroit Mademoiselle de Bethune, comme la dernière de toutes les filles. De plus, mon neveu continua cette bonne femme, vous avez un atachement qui n'est point des plus honnestes avec Madame de & qui ne plait aucunement à tous vous amis. Retirez-vous avec prudence de ce commerce criminel, & je feray tout mon possible pour vous procurer cette jolie mignonne. Ce que vous dites, Ma tante, repondit le Comte, est à
peu

peu prés raisonnable ; mais vous
sçavez que, quand l'on a une fois
donné son cœur, il est bien diffi-
cile de le reprendre. Je vous avo-
ue que j'aime la Baronne de
qui est la plus belle femme de Fran-
ce, & qui merite mieux les ado-
rations d'un galant homme. Tant
que cette aymable personne posse-
dera mon cœur, le mariage me fera
fort indifferant, mais non pas les ga-
lanteries. Mon neveu, repartit Ma-
dame de la Roche, en riant, si
vous aymez autant que vous me le
voulez persuader, vostre belle,
vous devez luy être fidelle ; ce que
vous n'estes point, puis que vous
cherchez les moiens d'en con-
ter à une autre. Ah ! Ma tante,
repliqua Monsieur de Marfan, il
ne faut point mettre un ordre si
regulier dans la conduite de la vie.
L'amour se plait dans la varieté &
dans le changement. D'abord que
cet enfant est attaché, il meurt.
C'est

C'est pourquoy par un motif de charité qui est fort humain l'on doit luy donner la liberté de courir où il veut, afin de luy conserver la vie. Où avez-vous appris, Monsieur, dit la bonne tante, cette morale admirable qui porte sa charité jusques à l'amour? Ne sçavez-vous pas, Ma tante, repondit le Comte malicieusement, que charité est amour. Ouy, mon neveu, je le sçay; mais ce n'est pas de cette amour qui ne consiste qu'au bonheur de son prochain que vous entendez parler. Ma tante, repartit le Comte de Marfan, en riant, je renferme dans les bornes de la pitié ou de la compassion tous les besoins du genre humain. Si j'aime une femme qui soit aymable & que je luy jure que je meurs pour elle, & qu'elle soit d'assez bonne foy pour le croire, en voulant bien soulager mes peines, n'est-ce pas vivre moralement, & d'une maniere exem-

em.

emplaire. Mon neveu, interrompit la bonne femme, d'un air de pedante, vous vous raillez de la pieté & vous n'estes qu'un indevot, qui sacrifiez tout à vos plaisirs. Rompez vostre pente criminelle & vous attachez à la vertu & à la gloire, en faisant des actions dignes d'elle. Ah! ma chère tante, repliqua nôtre amoureux Comte, en l'embrassant, quand je combats les charmes de l'amour, je sens ses douceurs qui triomphent de toutes mes forces, & c'est ma passion la plus dominante.

C'est alors, Monsieur, dit Madame de la Roche, qu'il faut opposer à cette rapidité des remedes salutaires, & resister fortement au méchant panchant qui vous entraîne à vostre perte. Nous lisons que nos Saints n'ont pas été moins que nous sensibles à cette foiblesse & que Saint-Dominique, tout celebre personnage qu'il estoit, a

E

sou-

souffert des peines cruelles pour résister aux convoitises de la chair. Ce Religieux Pere preparoit jour & nuit son corps rebelle afin de le mortifier, & de tâcher de corriger les emportemens de la nature.

Le Comte de Marfan ne peut s'empescher de rire en écoutant les belles instructions de sa bonne tante, qui luy marquoit avec le doigt tout ce qu'elle disoit, mais ayant bien moralisé, la conclusion de la priere que le Comte fit à sa chere tante fut de luy procurer le bonheur de voir quelquefois chez elle Mademoiselle de Bethune, ce que Madame de la Roche eut bien de la peine à luy accorder, mais comme elle aymoit son neveu tendrement, elle se laissa persuader plus facilement, ce qui donna une joye inexprimable à nostre passionné Amant qui brûloit d'envie d'entretenir un moment la charmante en fait qui l'occupoit si agreablement.

Il demanda donc à sa tante quel jour cette belle pourroit venir chez elle, & qu'il y viendroit aussi. Ah! mon neveu, repartit Madame de la Roche, il faut user de grande precaution dans une affaire si delicate. La Marquise de Maintenon est la plus severe de toutes les femmes, comme je vous l'ay déjà dit, & a beaucoup de confiance en moy; c'est pourquoy je serois au desespoir qu'elle vît que vous venez chez moy souvent, car elle empêcheroit bien-tôt que Mademoiselle de Bethune ne me vint voir. Ah! dit le Comte, j'en serois au desespoir; mais il faut que je vous avouë, ma tante, que j'ay de la peine à souffrir qu'une vieille ridicule comme cette femme-là occupe encore la terre. Elle enrage de ce que les plaisirs l'ont quittée, & qu'elle n'est plus capable d'en inspirer. C'est pourquoy elle s'oppose si fortement aux galanteries de

la jeunesse. Vous sçavez, ma chere tante, que, quand on est sur son retour & qu'on n'a plus de merite pour charmer les cœurs, l'on s'en fait un de paroistre bigote, & c'est la retraite ordinaire de toutes les femmes de la Cour. Mon neveu, ne vous emportez pas contre cette Dame, c'est la plus modeste, & la plus sage qui fut jamais. Il faut bien qu'elle le soit malgré elle, re- pliqua nostre Comte, car l'on n'en veut plus. Mademoiselle de Bethune qui entra surprit le Comte, qui auroit encore dit plusieurs duretés contre la severité de la Marquise de Maintenon, mais la presence d'un objet si charmant rappella toute la douceur de ce tendre galant, qui dit mille choses obligantes à cette belle mignonne, qui parut un peu embarrassée à répondre à toutes les galanteries du Comte.

Madame de la Roche qui re-
mar-

marquoit bien que son neveu étoit fort amoureux de cette jeune Demoiselle, & que toute la morale dont elle s'estoit servie, n'avoit pû arrêter le torrent passionné de Monsieur de Marfan, trouva à propos de ne se rendre point incommode à la passion de son neveu, & que tant qu'elle le verroit dans les bornes de l'honnesteté & de la modestie elle n'auroit rien à dire. Mais c'est une chose bien difficile à observer que la retenue à un homme qui ayme tendrement. Il auroit bien besoin d'une chaîne pour retenir son emportement. Ce ne fera pas la raison qui triomphera de l'amour, au contraire, elle ne fera qu'irriter cette passion avec tous ses vains raisonnemens.

Laiſſons la raison toute impuissante qu'elle est, & voyons presentement nos Amans qui goûtent à longs traits le plaisir de se voir le plus souvent qu'il leur est possible,

& qui trouvent le bonheur incomparable, si le malheur avec son air effroyable, & qui s'oppose tousjours aux joyes du monde ne vient pas troubler leurs innocentes careffes. Le Comte de Marfan ne soupira pas long-temps aux pieds de Mademoiselle de Bethune sans faire une forte impression sur son cœur. Cette jeune beauté qui n'avoit pas encore aymé, s'attacha sans reserve à cherir son Amant & luy donna toutes les preuves d'une veritable amitié, ce qui toucha Monsieur de Marfan sensiblement, & luy fit oublier la Baronne de ... qui luy en marqua sa rage par tous les reproches violens, que la jalousie luy peut inspirer. Un jour comme le Comte étoit couché au bord d'une fontaine, & qu'il attendoit Mademoiselle de Bethune qui devoit venir cette après-dinée chez Madame de la Roche, on luy apporta une lettre de la Baronne de qu'il lût plu-

plusieurs fois, en redisant ces mots qu'elle luy avoit écrits. *Ah! perfide, pourquoy m'as-tu aimé si fortement si tu ne voulois pas estre fidelle.*

Des reproches si sensibles rendirent le Comte tout rêveur, ce qui le conduisit dans un petit bois qui estoit au bout du Jardin. Nôtre amoureux solitaire ayant fait quelques tours dans la forest, s'arresta pour considerer les bestes sauvages que la fortune a condamnées de vivre dans ces lieux & leur dit, *Ah! innocentes creatures que vôtre destinée est heureuse: les rochers & les afreuses retraites que vous occupez sont plus agreables que le commerce du monde.*

*Aimable & charmante verdure,
Qui faites l'ombre de ces lieux,
Et qui suivez de la Nature
Le panchant doux, délicieux,
Helas! je viens dans ce bocage*

E 4

Vous.

*Vous prier couvrir mes ennuis ;
 Quoy que j'aime, on me croit vo-
 lage ;
 Mais vous sçavez ce que je suis.*

Mademoiselle de Bethune qui attendoit depuis long-temps Monsieur de Marfan se promenoit tristement dans un parterre de fleurs, quand il arriva. Le Comte ressentit une joye inexplicable en voyant son aimable maîtresse, & luy dit d'un air tendre, ah ! mon adorable, je vous ay attenduë icy plus de deux heures, mais mon impatience m'a fait prendre l'air du bois. Je croy, Monsieur, repar- tit nostre belle, que la simpatie se mêle de tout, quand on ayme, car j'avois aussi une grande envie de vous voir. Mademoiselle, répondit le Comte, d'une maniere toute passionnée, si l'amour pouvoit vous rendre le cœur aussi sensible que moy, je ne ferois plus à plain-

plaindre, mais si mon mal augmente, & que vous ne foyez pas touchée de mes peines, hélas! c'est fait de moy. Prenez soin de vous-mesme, Monsieur, dit la charmante, en souïriant, car ce seroit bien dommage qu'un homme aussi joly que vous & aussi galant n'occupast plus l'agreable sejour des mortels. L'on n'a jamais veu personne mourir d'amour, continua cette incomparable, si ce n'est dans les histoires, où l'on souffre mille maux imaginaires. Cependant, Mademoiselle, repliqua Monsieur de Marfan, je scay que je vous ayme réellement & sans imagination & que tout ce que je sens pour vous ne sont pas des maux en idée. C'est pourtant, Monsieur, dit Mademoiselle de Bethune, où les biens & les maux font leur demeure ordinaire. L'idée nous rapelle toujours ce qui nous plait & ce qui nous déplaît. La conversation de

de nos Amans étant finie pour ce jour , le Roy qui estoit de retour du siege de Saint-Omer avec Monsieur le Duc d'Orleans, ces illustres personnes firent une partie de chasse à Saint-Clou, où toutes les belles de la Cour parurent en équipage de chasseresses, & vêtues comme Diane & ses Nymphes, suivies de plusieurs chiens qui couroient dans la forêt, les bestes savages au milieu du bois. Sa Majesté & les Princes les plus galans attendoient ces charmantes Cavalières déguifées comme le Dieu Pan, & comme les Satyres, qui pre-
paroi-ent un superbe festin, à cette aymable troupe. Ce beau régal fut acompagné d'un grand nombre d'instrumens qui faisoient le plus bel effet du monde. Le Marechal Duc de la Feuilladé estoit assis au pied d'un ormeau qui copioit Orphée, en jouiant de la flûte douce

ce

ce qu'il touchoit dans la dernière perfection, & qui sembloit attirer autour de luy, tous les oyseaux & tous les animaux de ce bocage. Plusieurs voix toutes charmantes répondoient à cet aymable solitaire.

L'on entendoit un echo fidelle qui repetoit souvent ces tendres paroles, & qui les prononçoit comme en soupirant.

*Que l'absence est cruelle,
A quiconque ayme tendrement:
Eloigné de sa belle,
L'on ne peut vivre heureusement.*

Tous ces plaisirs champestres n'estoient point capables de faire renaître la tendresse de nostre Monarque qui s'avançoit vers le tombeau, ne pouvant reprendre ses premières forces. Le Roy devint jaune & ne rioit plus comme à son ordinaire, ce qui attendrit le cœur

de Madame de Maintenon, qui pres-
sa un jour sa Majesté, étant dans
un teste à teste de luy découvrir
toutes les routes les plus sensibles
de son ame; car elle étoit fort affli-
gée du changement qui paroissoit
en sa personne. Je vous diray,
Madame, luy répondit ce Princc,
que depuis quelques années, je ne
me connois pas moy-meme. J'ay
une profonde réverie qui m'entre-
tient journellement & je trouve
quelquefois la qualité de Roy im-
portune. Ah! Sire, s'écria la Mar-
quise, d'où pourroient venir ces
sentimens inégaux qui ehagrinent
Vostre Majesté. C'est peut-être que
vous n'écoutez plus les douceurs de
l'amour qui font d'un grand secours
dans les inquietudes de la vie. Sou-
vent un tendre amusement nous
rend heureux & malheureux.

Aussi, Madame repartit le Roy,
en soupirant, quand la mort nous
retire ce que l'on ayme rien n'est au
mon-

monde plus insupportable que ces fortes de malheurs. Ah! continua ce Prince, je ne sens plus mon cœur disposé à un nouvel engagement, même la disposition de ma santé ne me parle plus que de retraite & de penitence, & cette inclination qui brûloit autrefois comme un feu à la presence d'un bel objet, est bien presentement affoiblie. Il faut reprendre courage, Sire, repliqua Madame de Maintenon, l'amour renouvelle toutes choses, & redonne la vie à ce qui paroît inanimé. Aymez encore une fois & vous revivrez, Vous sçavez le pouvoir que j'ay sur plusieurs aymables jeunes filles. Si vostre amour en trouve une digne d'elle, il suffit qu'elle ayt le bien de vous plaire.

Madame, répondit le Roy, en riant, je sçay qu'il y a sous vôtre conduite dequoy occuper ma tendresse, mais vous avez depuis peu receu dans cette assemblée une jolie

lic

lie enfant qui ne me déplairroit pas, & qui merite bien les soupris d'un galant homme.

Il est vray, Sire, je scay de quoy vous voulez parler, c'est de Mademoiselle de Grancey qui est la plus jolie de toutes celles qui sont à S. Cir, outre qu'elle est très-bien née, elle possède une douceur charmante dans tout ce qu'elle fait qui la fait aimer de toute le monde. Le Marquis de Joyeuse & de Villars ses cousins luy firent visite l'autre semaine, & me prierent avec toute l'honnesteté qui se peut imaginer de l'aimer un peu. Je leur repar-tis en souiriant qu'il n'estoit pas besoin de le dire, que son merite par-loit assez. Ah! Madame, répondit le Marquis de Joyeuse, nous n'en attendions pas moins de vôtre civilité & de vôtre esprit, c'est pour-quoy ma Cousine ne pouvoit jamais arriver à un degré plus heureux que celui d'estre sous une conduite si distin-

distinguée. J'allois répondre au Marquis, quand j'en fus empêchée par les ordres de vôtre Majesté qui me prioit de venir à Versailles, & je vous puis asseurer, Sire, continua la Marquise, que je conserve tousjours pour cette aimable mignonne beaucoup d'estime, & moy aussi, dit le Roy depuis le premier moment que je la vis à l'entrée de l'Abaye où j'estois en carosse, & je fis demander si vous estiez à S. Cir. Cependant cette belle enfant me parla avec une charman- te modestie qui me toucha le cœur; mais comme je commence à renou- cer aux plaisir des sens, j'en ay seule- ment gardé l'idée. Il n'y a pas, Sire, dit Madame de Maintenon, bien loin de l'idée au cœur, l'on peut fa- cilement les unir ensemble. J'entens tres-bien, Madame, repliqua sa Ma- jesté, vos expressions: elles sont fort sensibles, mais comment aymer les autres, quand l'on ne s'ayme plus soy-même. La

La Marquise qui voyoit qu'une conversation d'amourette chagrinait nostre Monarque changea de discours, & luy parla des affaires de la guerre, & sur les ordres de son Royaume, comme de pourvoir à la subsistance des Curés & des Vicaires perpetuels, afin qu'ils n'eussent point d'ocasion legitime de ne point satisfaire à leur devoir. Le Curé de Saint-Lazare de Jerusalem qui étoit aymé de Madame de Maintenon par dessus les autres, la sollicitoit tous les jours qu'elle priaist sa Majesté d'augmenter sa pension, & pour cet éfet ce Prêtre rendoit des visites familiares à nostre Marquise, & luy disoit incessamment que le bien que l'on faisoit aux gens d'Eglise n'étoit jamais perdu, que cette charité nous attiroit un nombre infini de benedictions, par les prieres de ces bonnes ames. Ce Curé ajouta encore d'une maniere toute devote, qu'il faisoit toutes les nuits des oraisons
de

de quatre ou de cinq heures pour le Roy, & pour vous, Madame, qui estes le refuge de pauvres Prêtres affligez. Souvenez-vous de moy s'il vous plaist quand vous ferez avec la Majesté. La Marquise promit de servir le Curé de tout son possible dans la veuë qu'il diroit plusieurs messes pour la remission de ses péches, ce qu'il fit avec tout le zele dont son ame étoit capable. Car l'on remarqua que ce bon homme alloit plus matin, pendant un espace de temps à sa paroisse qu'à l'ordinaire. Quoy que Madame de Maintenon sollicitast nôtre Prince pour des affaires d'Etat, elle ne laissoit pas de luy parler dans de certains intervalles des charmes de Mademoiselle de Grancey, à dessein de réveiller sa passion & de le rendre plus enjoué, ce que le Roy esfaia, mais ce fut en vain. Car ce Prince n'étoit plus propre pour la galanterie. L'après-dinée que la
Mar-

a'une
magri-
ea de
res de
e son
ir à la
Vicai-
assent
point
Curé
qui é-
ainte-
icitoit
Maje-
pour
visites
& luy
en que
n'étoit
é nous
bene-
s bon-
encore
qu'il
aisons
de

Marquise avoit laissé cette charmante mignonne avec sa Majesté à Trianon, jamais le Roy ne le trouva si triste. Il soupira plusieurs fois en regardant cette belle, & mêla incessamment un jeu de piquet qui étoit sur la table, à quoy Mademoiselle de Grancey luy dit, en riant, Sire, vôtre Majesté auroit plus de plaisir si j'étois de la partie. Je le veux répondit ce Monarque, ma belle enfant, mais vous perdrez; car j'ay assez la fortune à mes gages. Qu'importe, Sire, repartit nostre aymable, en rougissant; il me fera fort glorieux de vous être redevable. Le Roy se trouva embarrassé dans cette entreveuë plus que jamais il n'a été; mais Madame de Maintenon qui croyoit que la tendresse de son Prince avoit retrouvé la vie entra en souriant, & dit à Mademoiselle de Grancey, Eh! bien ma mignonne, comment avez-vous passé le temps, depuis
mon

e char-
Majesté à
le trou-
urs fois
& méla
net qui
demoi-
nant,
plus de
Je le
ue, ma
erdrez;
mes ga-
repartit
lant; il
ous être
uva em-
uë plus
s Mada-
it que la
voit re-
iant, &
rancey,
omment
depuis
mon

mon absence? Fort bien, Mada-
me repliqua-t-elle, je n'ay point
trouvé dequoy m'ennuier aujour-
d'huy. Ah! Mademoiselle, repar-
tit le Roy, vous-avez bien de la
bonté, & vous êtes bien facile à
excuser les defauts d'une personne
qui vous aime; mais qui n'est plus
à luy, comme autrefois. A qui
êtes-vous donc, Sire, repartit la
Marquise, faites moy la confiden-
te de vos foufrances, Mademoisel-
le n'en fera point jalouse, car elle a
trop d'esprit pour ne pas sçavoir,
qu'un Prince peut aymer tous les
objets qui sont aymables. Sa Maje-
sté se mit à rire avec nostre mignon-
ne, de la belle humeur de la Mar-
quise de Maintenon, qui tournoit
toute chose en galanterie, & qui
disoit tousjours mille équivoques
sur la mélancolie de son malade. La
conversacion étant finie, le Roy re-
mena les Dames à Saint-Cir, où sa
Majesté fut long-temps à visiter
tous

tous les parloirs & tous les reſectoi-
res de l'Abbaye qui ſont d'une pro-
preté admirable, & qui répondent
bien à la generoſité, & à la gran-
deur d'ame de celle qui en eſt la
Superieure. Le lendemain Made-
moiſelle de Grancey, fit un fidel-
le recit de la converſation qu'elle
avoit eüe avec le Roy à Madame
de Maintenon, qui demanda à cet-
te belle juſqu'à la moindre circon-
ſtance, meſme les termes dont il
ſ'etoit ſervi pour luy marquer ce
qu'il ſentoit pour elle. Quoy,
Madame, répondit noſtre jolie mi-
gnonne aſſez ſurprite, eſt-ce que
le Roy m'ayme? Oüy, ma chere
enfant, dit la Marquiſe, je ſçay
que vous ne luy êtes pas indiffe-
rente, & qu'il ne tiendra qu'à vous
de faire ſon bonheur. C'eſt ce que
je ne ſçay point encore, repartit
Mademoiſelle de Grancey, car ſa
Majeſté ne m'a dit rien de tendre,
au contraire, elle ne m'a entrete-
nuë

fectoi-
ne pro-
ondent
a gran-
est la
Made-
n fidel-
qu'elle
Madame
da à cet-
circon-
dont il
quer ce
Quoy,
jolie mi-
-ce que
a chere
je scay
indiffe-
u'à vous
st ce que
repartit
, car fa-
tendre,
entrete-
nuë

nuë que de modes, que de cartes
& de mille autres choses à peu près
de cette nature. Il est vray que ce
Prince a trouvé mon habit fort pro-
pre & qu'il me feroit tres-bien;
mais, hélas! n'avoit-il rien de plus
doux à me dire, s'il m'ayme un peu.
Madame de Maintenon sourit de la
pensée de son aymable disciple, &
luy repliqua, ah! ma mignonne,
je ne connois plus le Roy, il est
devenu insensible à ce qui faisoit
autrefois ses plus doux momens.
Un grand fond de pieté qui
s'est emparé de son cœur le rend
presentement tout de glace aux
plaisirs des sens. Je vous advouë,
repartit Mademoiselle de Grancey,
qu'une si grande froideur en un
homme n'est point agreable. L'on
diroit dans cet état qu'il n'est point
animé. L'amour donne je ne scay
quoy qui est aymable à tout ce qui
respire le jour, mais encore, ma
belle, dit la Marquise, dites-moy,
fin-

fincerement, si nostre Monarque vous a fait paroistre tant d'indifference. Madame, sa Majesté ne m'a point surpris dans ces manieres languissantes, puisque la premiere fois que je l'ay veüe, j'ay bien jugé que son amour se mouroit, & qu'il estoit temps de luy faire un tombeau. Vous estes bien scavante, ma Bellotte, dit Madame de Maintenon, en riant, d'avoir si bien pressenti la mort de la tendresse du Roy, je m'estois flatée que vous la feriez renaître & que vos charmes auroient assez de force pour la resusciter. En verité, Madame, respondit cette charmante, il est bien difficile de redonner la vie à ce qui n'en a plus. Voyci cependant des vers que j'ay dits à sa Majesté dans le dessein de la réveiller de son assoupissement, & de la divertir par cet impromptu.

Dites-moy, mon cher Prince!

D'où

D'où vient vostre air rêveur ?

Seroit-ce quelque feinte,

Dans vostre illustre cœur ?

L'on sait que vous n'estez pas in-
sensible

Aux doux attraits d'une aimable
beauté,

Et que chez vous, il est du tout
visible,

Qu'on n'y sauroit trouver de du-
reté.

Je ne sçavois pas, ma belle enfant, dit nostre Marquise, que vous estiez poëte. C'est un exercice fort joly pour une jeune personne comme vous. Il n'y a rien qui polisse davantage l'esprit & qui aprenne mieux les manieres du bel usage que la poësie, & qui donne une si grande delicateffe en tout ce que nous faisons. Le Roy aime passionnément les vers; quand ils sont bien tournés & fort tendres: c'est pourquoy, ma mignonne; faites
un

nce!

D'où

un sonnet fort juste & qui fasse connoître à sa Majesté adroitement que vous l'aymez, & que vous êtes fâchée qu'il n'y réponde pas aussi tendrement que vous le voudriez. Il faut quelquefois solliciter un cœur, avant que de s'en rendre le maître; Ah! Madame, repartit Mademoiselle de Grancey, que les ordres que vous me donnez sont difficiles à executer. Je n'ay pas de panchant à faire des avances à mes amans. Il n'y a rien de si peu à mon goût que ces fortes de manieres. Il est vray, Mademoiselle, répondit Madame de Maintenon, quand on est faite comme vous êtes, il n'est pas besoin d'en faire; mais il y a de la difference entre galant & galant. Etre aimée, par exemple, d'un Roy aussi charmant que le nostre, est une chose qui merite bien un peu de peine. Défaites vous de cette fierté qui est si naturelle aux jolies filles

les

les comme vous, & marquez un peu d'empressement à ce Prince. C'est le moien le plus seur de luy plaire. Madame, ne parlons plus de cela, je vous en prie, dit la belle Ecoliere, car je sens que mon cœur ne s'acorde point avec les leçons que vous me donnez. Vous sçavez que s'il n'est de la partie, tout ce que l'on entreprend n'est pas bon. Oüy, ma mignonne; ce que vous dites est vray, repliqua la Marquise, mais il faut tâcher de se rendre maistre de ce Cœur rebelle, & l'aprivoiser avec la raison, qui veut que vous fassiez quelque chose pour vôtre fortune. Souvenez-vous, ma chere Bellote, que nous ne sommes plus dans le temps, où une fille croioit avoir fait un crime irreparable de songer à l'amour. L'on accommode à present ce Dieu avec l'interêt par une aimable vicissitude.

La Marquise de Maintenon n'eût

F

pas

fassé con-
oitement
e vous é-
onde pas
s le vou-
soliciter
en rendre
, repartit
, que les
nez font
n'ay pas
avances à
de si peu
s de ma-
emoisel-
Mainte-
comme
soin d'en
differen-
t. Etre
un Roy
stre, est
a un peu
ette fier-
olies fil-
les

pas plustost achevé de donner ces jolies instructions à Mademoiselle de Grancey, qu'elle la mena au lever du Roy. Cette charmante enfant estoit ce jour belle comme un Ange, & dans un certain air negligé qui la rendoit toute adorable. Dès que nostre Prince la vit, il luy dit, Ah! Mademoiselle, vous ferez aujourd'huy bien des misérables. Vostre presence est redoutable aux pauvres humains. Qui, moy! Sire, repartit cette incomparable, en riant, j'ay pourtant le cœur fort sensible à la compassion, & je n'ayme pas à voir souffrir les affligés. Vous voyez, Sire, interrompit Madame de maintenon, que, parmi le grand nombre des qualitez eminentes qui ont été données à Mademoiselle, elle possède encore la pitié & la charité qui sont de toutes les vertus les plus parfaites. A la verité, ma belle mignonne, dit le Roy, en la regardant assez

sez

onner ces
emoiselle
mena au
harmante
e comme
ain air ne-
adorable.
la vit, il
lle, vous
es misera-
redouta-
s. Qui,
e incom-
ourtant le
mpassion,
oufrir les
Sire, in-
aintenon,
mbre des
t été don-
le possède
qui font
us parfai-
mignon-
ardant af-
lez

sez tendrement, des mouvemens si
heroïques & si nobles sont fort ra-
res dans la jeunesse où vous estes.
D'ordinaire dans l'âge tendre, l'on
a peu de sentimens raisonnables.
Ah! Sire, il ne faut pas tant don-
ner d'encens à Mademoiselle, sans
luy dire aussi ses petits défauts. Elle
est cruelle à ses Amans jusqu'au der-
nier point, leur défendant l'usage
des soupirs, qui est leur ôter la vie.
Car qu'ils soient sinceres ou non,
les galans de ce siecle ne marchent
jamais sans cet ornement. Sa Ma-
jesté ne put s'empescher de rire de
la raillerie de la Marquise, qui dit
encore plusieurs autres choses fort
spirituelles sur le mesme sujet. Tou-
te la maintée se passa très-agreable-
ment. Mademoiselle de Grancey
qui chante parfaitement bien dit
des airs nouveaux fort tendres que
le Roy trouva justes, & bien pro-
prement chantés; mais, dit Ma-
dame de Maintenon, il ne manque



rien à cette jolie enfant qu'un peu d'amour. Si elle aymoît, elle feroit acomplie. Le temps, Madame, répondit nostre Monarque, rendra à Mademoiselle le cœur sensible. La Nature n'a pas formé un objet si charmant, pour ne pas aimer. Tout ce qui est au Monde ressent le divin pouvoir de l'amour. Le jour suivant le Prince de Condé & le Marquis de Vannes furent long-temps avec sa Majesté à conférer sur des affaires militaires. Le Roy nomma plusieurs nouveaux Officiers, tant de Cavalerie que d'Infanterie, afin de remplir les places de tant de grans guerriers qui avoient perdu la vie, à la bataille de Senef, qui est un village situé dans le Brabant. Le Prince de Vaudemont, qui avoit receu quelque legere blessure, s'étoit retiré dans le bois de Buffèray, quand la Comtesse de Souche, qui l'aymoit plus que sa vie, alla le trouver, & luy

u'un peu
elle se-
s, Mada-
onarque,
œur sen-
formé un
ne pas ay-
Monde
l'amour.
de Con-
es furent
é à con-
aires. Le
nouveaux
erie que
mplir les
rriers qui
a bataille
age situé
Prince de
ceu quel-
oit retiré
quand la
l'aymoit
uver, &
luy

luy pansa toutes ses plaiës avec des
onguens qu'elle avoit faits exprés
pour luy. Jamais femme n'a tant
aymé que celle-là, ce qui nous fait
rejeter la méchante opinion des
hommes, qui disent generalement,
que le sexe feminin est incapable
d'un fort attachement. Mais, re-
venons à nôtre passionnée Amante.
Elle n'eut pas plûtost appris le mal-
heur du Prince son cher Amant,
qu'elle tomba dans une foiblesse,
qui luy dura plus de trois heures,
avec des soupirs languissans, qui
marquoient le triste estat de son
ame affligée. Après le retour de
cette pâmoison; elle embrassa ten-
drement l'objet de son amour, le
ferra avec ardeur entre ses bras &
luy dit en tournant ses yeux vers le
Ciel. Ah! mon Cher, je ne suis
revenue en ce monde, que pour
vous aymer plus que jamais. J'ay
creu que la mort vous avoit ravy,
mais, hélas! si mon sort me separe



de vous un moment, je ne veux plus vivre. La Comtesse de Souche prononça ces paroles avec tant de tendresse & avec un si grand torrent de larmes, qu'elle attendrit le cœur de son Amant si sensiblement, qu'il pleura aussi plus d'une après-dinée avec sa maîtresse. L'on pouvoit dire dans ces momens, que l'amour n'estoit point joly, puisqu'il avoit les yeux mouillés. Ce petit enfant pleure quelquefois, quand il n'est pas content. C'est pourquoy, Venus sa mere le prend fort souvent sur ses genous, & le caresse, afin de l'apaiser; mais si on ne luy donne pas ce qu'il veut, ce Dieu folâtre crie plus que jamais. Le Prince de Vaudemont tâcha aussi de moderer les plaintes de sa belle, en la baisant tendrement, & luy disant, qu'il ne vouloit plus respirer le jour que pourelle, que sa reconnoissance, estoit inconcevable & qu'il faudroit

droit être né le plus ingrat & le plus lâche de tous les hommes pour ne pas sentir une forte amitié & un tendre amour pour elle.

Des paroles si touchantes charmerent la Comtesse, & luy firent augmenter ses caresses à son illustre galant, qui de son costé aymoit beaucoup ce petit badinage. Après que le Prince de Vaudemont, & sa maistresse eurent demeuré quelque temps à Senef, ils retournerent à Paris. Le Comte de Souche qui étoit extrêmement irrité contre la femme, & qui luy faisoit des reproches sensibles sur son infidelité, l'acabloit de menaces. Quand la Comtesse voulut se justifier par des feintes ordinaires aux coquêtes, elle luy dit que le voyage qu'elle avoit fait, n'estoit que pour luy, & qu'ayant esté aussi bien blessé que le Prince, l'amour qu'elle avoit pour luy, l'avoit obligée de partir au plus viste, & qu'il devoit mieux ju-

ger de la solidité de son cœur, qu'elle luy avoit juré une fidelité éternelle, ne voulant pas fausser sa foy pour une Couronne; que tout ce qu'elle avoit fait pour le Prince n'étoit qu'à cause qu'il étoit son ami, & même par un motif de charité. Ne croyez pas, mon cher mary, ajouta cette dissimulée que je prefere jamais le Prince de Vaudemont à vous. Je connois très-bien la difference qu'il y a entre vous & luy. Vous appréhendez en vain que l'on n'ait pas assez de tendresse pour vous. Vos charmes ont des forces suffisantes pour conserver un cœur.

Peut-on pousser plus loin une trahison que celle-là, & amuser un bon homme plus adroitement. Le Comte de Souche parut content, après des assurances si pathétiques, & donna la liberté à sa femme de voir le Prince de Vaudemont, pourveu qu'il fust present. Cet-

Cette reserve chagrina long-temps la Comtesse, n'ayant pas le plaisir de dire à son Amant les sentimens de son cœur, ny de luy donner des preuves de son amour. Le Comte de Souche qui aymoît extrêmement le Prince, & qui ne pouvoit vivre sans le voir, jôüoit tous les jours à l'Ombre avec luy. Quoy-qu'il perdît tout son argent, un soir que nos Generaux avoient jôüé fort tard, & qu'ils avoient beu un peu plus qu'à l'ordinaire, le Comte de Souche s'endormit & donna tout le loisir à nos Amans de renouveler leurs tendresses, sans que le bon mary en feust rien. La nuit qui paroïssoit jalouse du bonheur de la Comtesse disparut & fit place à l'Aurore qui vint dans son char toute riante, avec ses doigts de rose, annoncer l'agrecable venuë du jour. Alors le Comte de Souche, qui avoit dormi sans se réveiller, parut tout surpris de se

voir couché sur un lit de repos sans sa femme. Il apella cette belle plusieurs fois, qui fit, comme si elle n'entendoit point, ce qui obligea le Comte de monter à la chambre, & d'aller voir, si elle étoit couchée, mais l'ayant trouvée dans un profond sommeil, il la laissa dans ce repos charmant, se contentant seulement d'admirer ses beaux yeux, qui estoient à demi-fermés, & la beauté de sa main qu'elle avoit jetée negligemment sur sa robe, après les avoir baisés, il se retira de crainte d'éveiller sa chere moitié.

Le Prince de Vaudemont, qui connoissoit un peu la jalousie du Comte, s'estoit retiré chez luy, rempli d'une joye inexprimable d'avoir eu le temps assez favorable pour avoir goûté avec plaisir les douceurs de sa tendresse. Ce Prince repassoit encore ces charmantes idées, quand il entendit fraper à sa cham-

chambre. Il ne douta point que ce ne fust le Comte, qui luy venoit demander à quelle heure il avoit forti de sa maison, ce qui arriva, car le Comte de Souche questionna fortement le Prince, sur tout ce qui s'étoit passé la nuit, & il luy dit qu'il avoit esté pris d'un grand mal de teste. C'est pourquoy il s'étoit retiré chez luy de bonne heure, & ma femme, luy dit ce mary infortuné, où l'avez vous laissée? Je l'ay conduite, repartit le Prince, d'un grand serieux, jusqu'à la porte de sa chambre; mais ce qu'elle a fait je ne le puis dire. Le Comte de Souche n'estant pas fort content de la conversation du Prince de Vaudemont, retourna à sa maison faire plusieurs questions à ses valets; mais ce fut en vain, car tous ceux qui étoient au logis avoient dormy, pendant que nos tendres Amans s'étoient donné les derniers témoignages de leur

F 6

leur amour. La contesse s'estant levée alla trouver son mary à qui elle fit mille caresses, qui ne par-toient point du cœur, mais qui étoient seulement aparentes. Le bon homme s'en contentoit ne pouvant avoir mieux, & se croyant dans des momens le plus heureux de tous les humains. L'aparence a quelquefois bien des charmes, mais quand on l'examine de prés, tous les atraits diminuent. Voyons le Comte de Souche qui vit le plus agreablement qu'il peut avec sa femme, & qui se fait des plaisirs au milieu de ses peines. Le Printemps qui commençoit à naître inspira à nostre comte le desir d'aller à la campagne, afin de goûter à longs traits le délicieux plaisir de la promenade. Les doux Zephirs ayant succédé aux rigueurs de l'Hiver rendoient toutes choses charmantes. Après que Madame de Souche eut joui avec son illustre mari de ses aymables douceurs,

ceurs,

ceurs, pendant quelques semaines, elle se trouva ennuiée de posséder toujours les mêmes objets. Le Prince de Vaudemont luy écrivoit souvent, sans que le Comte le fust: c'est pourquoy cette belle solitaire luy manda son chagrin, & le pria de venir *Incognito* la divertir, ce que ce tendre Amant fit le plûstôt qu'il luy fut possible; mais quand le Prince fut arrivé dans le village, la Comtesse parut fort embarrassée, où elle le pourroit loger commodément, sans que son mary le pust sçavoir. Des pensées d'un si grand poids occupèrent long-temps nostre passionnée Amante, qui trouva le moien de faire venir tous les jours son incomparable Galant chez elle; Cette Dame aymoît extrêmement la simphonie d'un Claveffin & d'un Tüorbe, c'est pourquoy son mary luy avoit donné de ces jolis instrumens pour l'ocuper agreablement. Et comme elle ne les touchoit pas

dans

dans la dernière perfection, elle avoit besoin d'un maître ce que le Comte luy acorda avec plaisir. Il ne restoit donc plus qu'à le faire venir de Paris. C'estoit Monsieur Desnué que l'on choisit pour le plus sçavant & qui convenoit le mieux à l'âge & à la taille du Prince de Vaudemont, qui devoit jouer le personnage du maître de Tüorbe, en copiant & sa voix & ses manières, & en étant travesti d'un habit d'un homme de ce caractère. Par bonheur pour la Comtesse son époux avoit la veuë fort courte, c'est ce qui le rendoit plus défiant qu'un autre; & il falloit même qu'il regardast les personnes de bien près pour les connoistre. Le jour étant venu que l'on devoit exercer les instrumens, le Comte de Souche reçût Monsieur Desnué fort civilement, & luy fit grand' chere, ce qui donna bien de la joye à la Comtesse. L'on ne parla que d'in-

stru-

strumens pendant tout le dîner. Le Prince de Vaudemont, afin de mieux contrefaire le ton de la voix faisoit des grimaces effroyables qui firent rire Madame de Souche de toute son ame. Quand l'on eut bien beu à la fanté les uns des autres, il fut question de commencer à jouer. Chacun prit sa place, dans un ordre fort regulier. Le Comte de Souche se mit auprès de Monsieur Desnué, afin de le connoître, ce que le feint joueur de Claveffin ne trouva pas bon, & dit au Comte fort serieusement qu'il falloit qu'il eust la liberté de mettre ses bras où il vouloit & qu'il ne pouvoit estre gêné en jouiant. Le Prince qui se souvenoit très-peu des leçons qu'on luy avoit apprises estant petit garçon, se trouva fort embarrassé pour chanter quelque air. Après avoir passé quelque temps à racommoder ses cordes, qu'il rompoit exprés, il pria la Comtesse de jouer la premiere,

re ; ce quelle fit auffi-tôt, & comme elle touchoit assez joliment ces instrumens, le Prince déguisé n'eut pas bien de la peine à l'instruire. Le Comte estoit fort content de Monsieur Desnué, qui faisoit tout son possible pour le tromper, & qui profitoit tous les jours de la charmante presence de sa belle sans cependant pouvoir bien l'entretenir seule ; mais cet amoureux Prince se contentoit de la voir, en attendant l'occasion favorable de lui pouvoir dire les tendres sentimens de son cœur. Madame de Souche travailloit tousjours à faire naistre cette occasion après laquelle elle soupiroit avec tant d'impatience, & qui luy paroïssoit le plus grand bien de sa vie, ayant plus qu'elle même le Prince de Vaudemont qui ne languissoit pas moins que sa belle. Un matin comme l'on jouïoit du Tüorbe & de la Guitarre, le Comte de Souche s'ennuia d'en

ten-

tendre dire incessamment la même chose, ce que Monsieur Desnué faisoit dans le dessein de fatiguer son auditeur & de l'envoyer un peu prendre l'air, ce que le Comte fit après avoir plusieurs fois bâillé, en ouvrant la bouche de toute son étendue, il dit à sa chère femme qu'il alloit faire un tour dans le bois, & que bientôt il reviendrait. Nous ferons encore plus d'une heure, Mr. repliqua la Comtesse, pour accorder le dessus avec la basse. Si cela vous chagrine vous avez du tems à vous promener. Pendant que Mr. de Souche étoit dans la forest, nos Amans se disoient tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, & le Prince ne pouvant s'empêcher de rire de la plaisante figure qu'il faisoit, la Comtesse luy dit, en le regardant tendrement, nous devons reprendre nos instrumens, car nostre jaloux revenoit, il nous trouveroit fans

fans occupation, ce qui ne feroit pas un bon effet. Je le veux, Madame, repartit le Prince de Vaudemont, recommençons à joüer du Tüorbe, afin que, quand le bon homme viendra, il nous voye dans un grand attachement. La pluië qui tomboit avoit contraint le Comte de retourner à la maison plus vite qu'il ne vouloit. Cela attrista Monsieur Desnué qui n'avoit pas envie de toucher le Clavestin, & qui ayinoit bien mieux badiner avec sa belle: l'on marqua pourtant de la joye au Comte, quand on le vit, & même on luy dit qu'il avoit été bien longtemps absent, ce qui luy fit plaisir, car il étoit bien-aïse qu'on le carefist un peu.

Le lendemain le Comte de Souche, qui avoit veu courir plusieurs lievres dans le bois, fut avec ses chiens à l'afut tout le soir, ce qui plut extrêmement au Prince de Vaudemont; étant delivré de la

pre-

eroit pas
Madame,
emont,
Tüorbe,
ne vien-
grand at-
tomboit
retour-
qu'il ne
Monsieur
e de tou-
aynoit
à belle:
joye au
& même
en long-
t plaisir,
le caref-
e de Sou-
plusieurs
avec ses
ce qui
ince de
ré de la
pre-

presence importune de celuy qui le
gênoit. La Comtesse qui se trou-
voit indisposée se retira dans son ca-
binet pour se reposer un peu. Mon-
sieur Desnué demanda à Metillon
qui étoit la Demoiselle de Mada-
me de Souche où estoit sa maîtref-
se. Elle est, repliqua-t-elle, Mon-
sieur, montée en haut, mais je
ne sçay si Madame est dans la ter-
rassé ou dans son cabinet. Je m'en
vais voir, répondit le Prince dé-
guisé, qui courut promptement
chercher son aymable écoliere qui
dormoit à demi sur un petit lit de
Turquie, qui étoit fait de Velours
verd avec une campane d'or qui en
faisoit l'ornement. Le Prince étant
entré fort doucement de crainte de
l'éveiller se mit dans une chaise à
côté d'elle, en poussant deux ou
trois soupris, qui éveillerent la char-
mante enfant, qui ouvrit ses bras
à son cher Amant, dans le dessein
de l'embrasser, quand elle entendit
le

le Comte de Souche en bas, qui revenoit de la chasse, & qui cherchoit sa femme, pour luy faire voir sa prise. Pendant que le Comte alloit de chambre en chambre, le Prince de Vaudemont se cacha dans une grande armoire, qui étoit ordinairement dans le Cabinet, & que Madame de Souche ferma à la clef. Son cher époux étant entré avec elle, l'entretint du bon succez de sa chasse, & luy dit le nombre des petits levrauts, que Diane sa fidelle chienne, avoit arrestés. Il fit le panegirique de cette beste, le plus avantageux qu'il peut. Cela ennuyoit beaucoup la Comtesse qui scavoit le chargrin, où Monsieur Detnué se trouvoit, étant fort étroitement retenu dans l'armoire qui le pressoit de tous costés, n'osant pas même respirer. Après que la Comtesse se fut servie de toute la politique envers son mary, elle luy demanda fort civilement, s'il vou-

vouloit venir souper, oùy, mon
Cœur, répondit Monsieur de
Souche, car j'ay bien faim;
mais dites-moy, je vous prie,
où est Monsieur Desnué, afin
que je luy fasse part de mes lievres.
Je ne sçay, Monsieur repliqua la
Comtesse, en contrefaisant, l'inno-
cente. Je croy qu'il se promene
dans le jardin en attendant le sou-
per. Je le trouve si occupé de ses
leçons, qu'il ne fait que rêver.
Voilà la marque d'un bon maître,
ma femme, dit le Comte, puis qu'il
s'attache à ce qu'il fait. Je vais le
chercher sous ces feuillages. Ma-
dame de Souche courut en haut
ouvrir l'armoire, pour dégager le
Prince de Vaudemont, pendant
que son mary alloit voir dans le jar-
din s'il le trouveroit; ce qui fut
inutile au pauvre Comte; car
Monsieur Desnué n'y avoit pas été
de la journée, ayant tousjours de-
meuré proche de sa belle à luy faire
voir

Voir toute la force de son amour
 Si-toft que le Prince fut sorti de sa
 prison, il courut au devant du Com-
 te & luy dit, Ah ! Monsieur, j'é-
 tois en peine de vous, ne vous a-
 yant pas veu depuis le matin, avez-
 vous fait bonne prise à la chasse ?
 Monsieur, répondit le Comte de
 Souche, en luy prenant la main,
 j'ay eu la fortune aujourd'huy à mes
 gages, car tous les coups que j'ay
 tirés ont reüssy, de sorte que je suis
 fort content. Ah ! Monsieur, ré-
 pondit le Prince de Vaudemont,
 en contrefaisant toujourns sa voix
 enrouée, c'est le plus grand plaisir
 du chasseur que la prise. Courir
 sans rien trouver est un exercice
 bien triste, mais je croy qu'il y a
 du bonheur à la chasse, comme au
 reste des choses du monde. Nos
 Messieurs auroient encore continué
 leur conversation, mais un des
 valets du Comte luy vint dire que
 le souper estoit prêt, ce qui leur
 fit

n amour
orti de sa
du Com-
ieur, j'é-
e vous a-
in, avez-
la chassé?
Comte de
la main,
huy à mes
os que j'ay
que je suis
ieur, ré-
demont,
s sa voix
nd plaisir
Courir
exercice
qu'il y a
omme au
le. Nos
continué
un des
t dire que
qui leur
fit

fit quitter la promenade, & se met-
tre à table, où l'on dit mille choses
galantes. Après le souper l'on joua
de la Guitarre & du Tüorbe, où
la Comtesse qui chantoit fort bien
mêla sa voix toute charmante, &
dit plusieurs airs fort tendres que
Monsieur Desnué luy avoit appris
& qu'elle trouvoit les plus jolis du
monde; parce qu'ils exprimoient
les passions de son cœur. Les voyci
comme elle les chanta.

*L'on dit que la colere
Pent d'égager un cœur;
Mais ce n'est qu'une erreur,
Et je sçay le contraire.
Aime-t-on tendrement,
Ab! difficilement
Pent-on fuir ce qu'on ayme;
Qui se fâche aisément
Doit s'apaiser de même.*

Le Comte de Souche trouva
tant de sincérité dans cet air qu'il
pria

pria sa femme de le dire deux ou trois fois, ce qu'elle fit agreablement & dit encore ce qui suit.

*Le Soleil jaloux des plaisirs
Qu'on goûte dans la plaine,
Empesche que les doux Zephirs
Ne soufflent leurs haleines.
Mais malgré toute sa chaleur,
Je chercheray l'ombrage,
Et jouiray de la fraîcheur,
Au fond de ce bocage.*

Monfieur Desnué qui prit la Basse chanta ces paroles avec le Claveffin.

*Ah! que ce séjour est charmant
Pour la demeure des Amans,
On goûte une joye parfaite
Dans cette agreable retraite.*

Le Comte de Souche voulut prendre part à la charmante symphonie, & fit ces vers impromptu.

Mon

*Mon Dieu! que vous avez d'apas,
Le doux plaisir de vous oüyr chan-
ter!*

*Les Dieux, s'ils estoient icy bas,
Seroient forcez de vous aymer.*

Tout le soir se passa avec assez de delices, à la reserve de nos Amans, qui étoient observés du Comte; & qui ne pouvoient rien se dire de tendre que par le langage de leurs yeux, qui faisoient tous leurs efforts à parler secrettement. Et comme Monsieur de Souche avoit la veuë fort courte le bon homme ne pouvoit pas bien remarquer les mouvemens passionnés de ces interpretes müets, qui disent plus que l'éloquence la plus polie.

Le Comte de Souche qui se défioit un peu que le maître aymoît son écoliere, mais cependant qui ne faisoit aucun jugement temeraire, sachant bien que sa femme estoit toute aymable, & qu'il estoit im-

G

pos-

deux ou
ablement

irs

ne,

ephirs

leur,

prit la
avec le

rmant

ans,

ite

ite.

e voulut
ante sim-
rompu.

Mon

possible de la voir sans sentir quelque chose de particulier pour elle, voulut pourtant l'éprouver. Ce mary jaloux feignit d'aller à la chasse une apres-dinée qu'il faisoit un temps admirable, & comme dans la forêt où il couroit tousjours les bestes sauvages, il y avoit au milieu un endroit ravissant pour la réverie à cause d'un ruisseau qui couloit agreablement sous cet ombrage, c'estoit ordinairement le lieu le plus charmant que la Comtesse trouvoit, & qu'elle apelloit ses delices, quand elle forma le dessein avec Monsieur Desnué d'aller se délasser l'esprit, des leçons qu'elle prenoit dans ce bois solitaire, esperant que le Comte étoit bien loin, & qu'elle pourroit à loisir gouter à l'écart les charmes de l'amour. Tout cela estoit assez bien pris, si la jalousie n'avoit pas inspiré au Comte des soupçons, ce qui le fit cacher derriere les buissons les plus

plus

plus épais, pour entendre la conversation que Madame de Souche auroit avec le maître déguisé, qui dit à la belle tout ce qu'un amour violent est capable d'inspirer & de sentir. Nôtre belle après un long entretien qu'elle eut avec son galant, qui ne roula que sur les tendres sentimens de son cœur & sur la constance de son amour, fit mille caresses passionnées au Prince de Vaudemont, qui paroissoit tout charmé dans cet agreable moment, & qui dit à sa charmante maîtresse, d'un air doux & sensible, que de tous les plaisirs de la vie celuy qui le touchoit le plus estoit les ayables caresses d'une jolie femme: que même cette qualité tenoit lieu de merite à celle qui n'en avoit pas, & que l'indifference en ayant étoit quelque chose d'insupportable. Quoy, Mon cher, reprit la Comtesse, en souriant, peut-on aimer bien & avoir de l'indifference? Com-



ment accommodez-vous le contraire de l'amour? Madame, repartit Monsieur Desnué, il y a des femmes qui sont dissimulées au dernier point, qui aiment tendrement leurs Amants, & qui seroient au desespoir de le leur faire connoître, soit par un motif de honte ou par celuy de la gloire, ce qui est la plus grande foiblesse du monde; car il n'y a rien de si naturel que d'aimer, & même de toutes les passions, l'amour est le plus noble, estant l'ame de tout l'univers, qui seroit inanimé sans ce Dieu. Il est vray, mon cher, continua la Comtesse, en l'embrasiant, que les plus charmans plaisirs que la Nature a inventez sont ceux que l'on goûte en ayant. Ah! que la fin d'une tendre ardeur laissée de vuide dans la vie, & qu'un cœur vers la raison fait un triste retour, quand il ne sent plus ces brûlans transports qui l'animent.

Mon-

Monfieur de Souche qui avoit eu la patience d'écouter tout ce langage amoureux, & qui fouffroit mortellement, eftant toujours fur le point de percer fon ennemi de mille coups, ne pût s'empêcher de rompre une conversation où fa gloire eftoit offencée, & qui meritoit fi bien de fe vanger. Il courut donc l'épée à la main à fa femme & luy dit furieux comme un Lion, Ah! perfide tu merites la mort: l'honneur me vengera de ton infidelité & de ta trahifon. Quoy, l'âche! ton cœur a-t-il pû former le defsein de trahir ton mary qui t'a aimée au delà de ce que tu vaux. Le Comte prononça toutes ces paroles avec une colere inconcevable, ce qui fit fuir nos Amans infortunés dans la forêt d'un costé & d'autre, & le Comte de Souche qui ne pouvoit pas bien penetrer, à caufe des lieux fombres du bois & de fa veuë où eftoient les ennemis,

mis, retourna chez luy donner ordre que jamais son infidelle épouse ne revinst à sa maison, fit fermer toutes les portes du château, & passa quelque temps fort tristement. Pendant tout ce desordre le Prince de Vaudemont & la Comtesse étoient desespérés de leur malheur; qui estoit sans remede; car il n'y avoit point de moien d'apaiser le Comte de Souche irrité effroiablement, & qui ne pouvoit pas même entendre prononcer le nom de sa femme ne la regardant plus que comme une scelerate, qui meritoit toute sa haine; Mais ce qui consoloit un peu cette desolée étoit l'esperance qu'elle avoit que le déguisement du Prince, en Monsieur Desnué, n'avoit pas esté découvert; & que ce rusé galant avoit tousjours bien joué son rôle, que mesme le bon homme croira incessamment que c'est le maistre de Tüorbe qu'elle ayme. Ce idées
don-

donnerent un peu de repos à nostre belle qui pria le Prince de Vaudemont d'aller faire sa Cour, auprès de son mary, ce qu'il trouva fort difficile & dit à Madame de Souche, quoy, croyez-vous, ma chere, que le Comte ne m'ait pas reconnu dans le personnage que j'ay fait. Il est trop fin pour n'avoir pas connu que c'estoit moy qui estois le maitre de Claveffin. Ah! mon aymable, perdez ces sentimens, mon mary n'auroit point souffert cette feinte, s'il avoit eu la moindre connoissance de la tromperie que nous luy avons faite; mais je ne puis m'en affliger davantage; puique c'est vous qui en êtes la cause. Ah! mon adorable enfant, dit le Prince, en se jettant aux pied de la Comtesse, je suis au desespoir de vous donner de la peine; mais je pretés reconnoître toutes les bontes que vous avez euës pour moy en sacrifiant ma vie pour vostre soulagement.

G 4

Faites

Faites fond sur ma tendresse, qui sera pour vous éternelle. Des larmes si sensibles firent tomber un torrent de larmes des beaux yeux de Madame de Souche, que son Amant qui n'étoit pas moins affligé prit la peine d'essuyer de son mouchoir, après l'avoir baisée mille fois. La belle toute languissante dit au Prince qu'elle ne vouloit plus voir le monde, & qu'il falloit qu'elle se retirast dans un Couvent, le reste de ses jours. A quoy son cher Amant ne pût consentir qu'avec une violence incroyable. Quoy, disoit ce tendre Prince, perdre ce que l'on a de plus cher au monde est la plus grande infortune qu'un homme puisse recevoir. Ouy, Madame, continua ce passionné galant, il n'y a que la mort qui puisse effacer un si triste souvenir. Ce que vous dites est vray, répondit la Comtesse, en soupirant, mais nous ne pouvons nous opposer à nostre destinée qui suit les ordres qu'elle a reçus

ceus

ceus du premier des êtres sans nous demander si nous sommes contents de ce qu'elle fait. Il faut donc consentir à ses decrets aveuglément & sans résistance, repliqua le Prince de Vaudemont. Ouy, mon cher, nous y devons obeir comme forcez. C'est pourquoy, si je dois finir mes jours dans un Monastere, vos efforts ne pourront l'empescher. La Comtesse qui vouloit absolument se retirer dans une Abaïe de Sainte-Claire, qui étoit composée de femmes qui avoient des differends dans le monde, dit adieu à son Amant qu'elle laissa plus mort que vivant, & qui luy promit pourtant qu'en son absence, il alloit travailler à la bien remettre avec son époux afin de la pouvoir encore revoir, & de luy pouvoir dire qu'il l'aimeroit jusques au tombeau. Ce fut les dernieres paroles que nos tendres Amans se dirent, après s'estre embraslez mille fois, qui furent accompagnées de tristes soupirs

& de pleurs capables d'attendrir un cœur de marbre, & d'amolir les rochers, le Roy depuis peu de jours n'ayant plus rien à démêler avec le monde, & voyant que la fortune commençoit à l'abandonner, en fit des plaintes sensibles à son Confesseur, & la Marquise de Maintenon, comme à ses deux plus fidelles amis, à qui sa Majesté confie tous ses secrets & les fait depositaires de ses plus cheres pensées. Ce Prince leur dit en des termes fort pathétiques que la vie luy étoit un supplice, depuis une espace de temps, & qu'il envioit le bonheur de ceux qui passent leurs jours enfermés dans des Monasteres, qu'ils étoient exents de mille & mille chagrins qui travaillent les hommes. & qui leur rongent l'esprit, que de toutes les conditions, celle des Monarques & des Princes étoit la plus à plaindre, que l'éclat qui environnoit leur sort, n'étoit qu'imaginaire, & que le
moin-

moindre berger goûtoit plus de douceurs dans son petit état possible que le plus grand des Rois ne faisoit dans tout son triomphe. Des reflections de cette nature étonnerent extrêmement le reverend Pere, qui regarda la Marquise de Maintenon en soupirant, & qui luy dit, Madame, le cœur de nostre Monarque est tout abatu; ce qui me surprend assez qu'un grand Prince, comme luy qui a la foudre en main pour renverser l'univers, quand il voudra, puisse concevoir des idées si tristes. Le Pere Jesuite dit ces paroles avec chaleur, comme étant interessé à la conservation du Roy, qui a tant de bonté pour tous les Religieux, particulièrement pour les reverens Peres de la compagnie de Jesus, qui font tout leur possible pour enlever la tendresse de ce Prince en luy donnant continuellement de l'encens qui ne leur coûte rien. Le Pere bon An-

ge grand ami de Madame de Maintenon a fait battre il n'y a pas longtemps plusieurs belles Medailles, où le Roy est representé en diverses figures, comme un Jupiter qui renverse le Monde, avec sa foudre, ou bien comme Hercule qui triomphe de plusieurs nations, & même des fleuves. Acheloüs fis de Thetis combat en vain pour Dejanire, quoy qu'il soit Metamorphosé en taureau qui est le plus furieux de tous les animaux. Hercule luy arrache une de ses cornes. L'on voit d'un autre costé le Roy dans les airs, comme un Apollon qui fait la guerre à ses ennemis & qui leur perce le cœur de flèches. Toutes ces charman-tes deviles ont été présentées à sa Majesté dans la veuë de l'encourager à soustenir ses conquestes. C'est le dessein Jesuitique que ces illustres Peres de l'Eglise forment tous les jours. Pour revenir aux
re-

reflections solides que nostre Monarque fait, en ayant bien voulu entretenir son Confesseur, qui trouva bon de relever les sentimens de ce Prince, en luy faisant connoître par une morale toute choisie, & digne de l'esprit de ces Messieurs qu'il falloit qu'un Heros ne s'abattist jamais, quand même la fortune ne seroit plus son amie & que le bonheur le fueroit, que les Rois étoient au dessus de ces chimeres, & qu'une autre main régloit leur sort que tout le reste des hommes, & qu'un Prince comme luy & né heureux, ayant tousjours esté la terreur de toute l'Europe, il ne falloit pas écouter mille petits sentimens, qui s'élevoient dans le cœur par la sollicitation de la chair qui s'opose incessamment à la juste raison, & qui est quelquefois irraisonnable elle-même dans son desordre. Le Roy se sentit le cœur fortifié & plus fort de Courage, après

prés

prés de si sublimes expressions, ce qui donna une joye inex primable à Madame de Maintenon, & luy fit remercier le reverend Pere en ces termes, Mon cher Conducteur, je sçay que vous êtes la lumiere du monde; & que sans vôtre divin pouvoir nous ne pouvons rien faire, & que vous affermissiez les pas les plus glissans: C'est pourquoy je vous remets l'esprit du Roy entre vos bras qui est changeant comme le reste des humains, ce qu'il veut aujourd'hui, demain ce Prince ne le veut plus. Je ne sçay ce qui fait cette inegalité chez luy. Madame, répondit le Pere, après avoir bien révé, j'ay découvert, où je me trompe le principe des chagrins de nostre Monarque. Je croy qu'il est fâché de n'estre plus sensible à l'amour qui a esté autrefois sa passion dominante, que voyant que vous luy presentez journellement des objets adorables, & qu'il ne trouve plus rien chez luy
qui

qui réponde à ces offres charman-
tes, vous l'irritez plustost que de
renouveler sa tendresse mourante.
N'est-il pas vray, Madame, conti-
nua ce rusé Pere, que ce que nous
pouvons avoir facilement, nous
rebute. Mon Pere, repliqua la
Marquise, vous aprochez un peu
de ce qui chagrine le Roy, mais
je sçay que sa veritable peine, est
le méchant état des affaires presen-
tes. Sa Majesté ne voit point de
jour à trouver de l'argent pour
fournir à la guerre, qui desole
comme vous voyez une partie du
Royaume de France. Les cofres
du Roy sont entierement vuides,
& de l'humeur qu'est ce Prince,
il fera comme François Premier,
c'est à dire, que sa Majesté se ser-
vira de sa derniere piece, comme
fit son allié devant Pavie. Mada-
me, dit le Jezuïte, nous avons fait
tout nostre possible pour l'Etat &
nous ne pouvons plus rien donner
du

ions, ce
mable à
y fit re-
ces ter-
je sçay
monde;
oir nous
ue vous
liffans:
ets l'es-
qui est
des hu-
rd'hui,
lus. Je
égalité
e Pere,
décou-
rincipe
que. Je
re plus
autre-
que
ez jour-
es, &
ez luy
qui

du nôtre, ou bien nous serons réduits à la mendicité, qui est une chose déplorable que des Religieux qui se sont veus autrefois à leur aise soient aujourd'huy sur le petit pied. Ce que vous dites est vray, mon cher Pere, mais quelquefois nous ne sommes pas nés pour être tout à fait inutiles dans la vie. Nôtre Monarque a trouvé à propos de se servir de vous, comme de lumiere dans les tenebres & pour voir clair en toutes ses entreprises. La conversation serieuse auroit encore duré, si Frere Antoine, qui est un novice nouvellement receu, & par malheur, qui est devenu amoureux d'une des Demoiselles de Madame de Maintenon, qui est une jolie fille, jeune & fort engageante, ne fust entré, & n'eust rompu l'entretien en demandant d'un air tendre & plein de feu à la Marquise, comment se portoit Mademoiselle Giffon qui étoit depuis peu
ma-

malade, & si le remede qu'il luy avoit
donné avoit bien reüffi. En verité,
mon Frere, répondit Mad. de Main-
tenon, en riant, & qui ne se dou-
toit point de l'amour de Frere An-
toine, l'on m'a dit ce matin que la
pauvre enfant estoit très-mal. Elle
auroit peut-être besoin d'un con-
solateur, Madame, je m'y en vais,
dit le Frere passionné, je tâcheray
de la consoler le mieux qu'il me
sera possible. Le Frere estant en-
tré dans la chambre de Mademoi-
selle Giffon, s'aprocha de son lit
& luy prit la main, puis deman-
da d'une voix tendre, si elle dor-
moit bien, non, mon Frere, ré-
pondit la belle, je ne puis trouver
de repos. Je sens des inquietudes
mortelles. Ah! mon aymable
Soeur, repartit le Frere Antoine,
en luy baissant les mains tendrement,
quels pourroient être les troubles
de vôtre Cœur? faites-moy la gra-
ce que je sois vôtre confesseur, je
vous

vous pardonneray bien de petits péchés qui vous embarrassent & dont la présence vous fait peur. Mademoiselle Giffon parut toute surprise de la familiarité du Frere Jesuite. Cette charmante enfant qui avoit de l'esprit infiniment, connut d'abord que c'estoit l'amour qui l'aprivoisoit, & que, si elle confessoit ses péchés à un homme qui avoit le cœur si tendre; elle auroit facilement la remission de toutes les fautes qu'elle auroit commises, petites ou grandes, ce qui est contre les ordres, que la penitence ordonne & les mortifications de l'Eglise. Nôtre charmante dit au Frere qu'elle ne se sentoit pas encore assez bas ni assez foible pour avoir besoin d'un Confesseur, que son mal commençoit un peu à diminuer. J'en suis ravi, ma chere mignonne, repliqua le Frere, en riant, car ce seroit dommage qu'une jolie Demoiselle comme vous ne fit plus
l'or-

de petits
nt & dont
r. Made-
te surpri-
e Jesuite.
ni avoit de
t d'abord
l'aprivoi-
elloit ses
avoit le
it facile-
s les fau-
s, petites
e les or-
onne &
e. Nôtre
u'elle ne
pas ni af-
in d'un
al com-
r. J'en
ne, re-
car ce
olie De-
fit plus
Por-

l'ornement du monde. Que je
vous trouve obligé, mon Fre-
re, dit cette incomparable ; vous
me contez plus de douceurs que
jamais l'on ne m'a fait, & vous é-
tes trop galant pour le Monastere.
Vous avez tres-mal fait de renon-
cer au monde. Helas ! ma belle
enfant, ce n'est que la rigueur de
vôtre aymable sexe, repartit le
Frere, en soupirant, qui m'a in-
spiré l'envie d'estre Religieux. Je
n'ay aucune inclination au parti
que j'embrasse, mais le desespoir
où je me suis trouvé en ayant
passionnément la plus cruelle qui
ait jamais été sous le Ciel, & la
plus adorable qui fut au monde,
m'a fait jeter aveuglément, &
sans reflections aux Jesuites, trou-
vant toutes choses ennuieuses, puis-
que je ne pouvois pas me faire ay-
mer de la jolie enfant qui me tenoit
sous la Loy. Ah ! quel martire,
ma charmante, continua cet a-
mou-

moureux Frere , quand on n'a point de reciproque en amour. Je vous plains extrêmement, mon Frere , répondit modestement Mademoiselle Giffon , puisque ce n'est point pour un veritable motif de pieté que vous avez quitté les plaisirs de la vie. Vous serez malheureux tout le reste de vos jours. Le Frere Antoine vouloit cōme embrasser la belle mignonne par un transport de passion , quand la Marquise de Maintenon entra qui trouva au Frere Jesuite les yeux tous remplis d'un beau feu, que la tendresse amoureuse luy faisoit naistre & qui le rendoit tout brillant. Madame de Maintenon luy en fût bon gré, croyant que cette vivacité venoit de la force de sa devotion. Elle lui dit en le regardant favorablement. Eh ! bien mon Frere , combien avez-vous dit de prieres à nôtre malade. Madame , répondit le Frere tout confus , j'en ay dit
au-

autant que Mademoiselle en a voulu. Je finissois les Litanies de la Vierge, quand vous êtes entrée. Je suis faschée d'avoir interrompu une si charmante devotion, réparait la Marquise, mais vous pouvez continuer, je seray un de vos auditeurs. Le Frere qui n'avoit point envie de dire des prieres, & qui n'en savoit peut-estre pas beaucoup, ayant bien mieux lire quelque jolie petite histoire amoureuse que ses matines prit congé de nôtre Abesse, en luy disant adroitement qu'il falloit qu'il fist encore quelque autre visite à des malades qui l'attendoient & que comme le reverend Pere du Sort ne pouvoit plus sortir à cause de sa vieillesse, il falloit qu'il le soulageast un peu. Vous avez des sentimens bien pieux, & bien charitables, mon Frere, répondit Madame de Maintenon, c'est un bon commencement pour un jeune Religieux. Je prieray Saint-Louis

on n'a
amour.
t, mon
tement
puisque
eritable
ez quit-
us ferez
de vos
vouloit
gnonne
quand
ntra qui
ux tous
sa ten-
naître
brillant.
en fût
vivacité
tion. El-
orable-
, com-
es à nô-
épondit
ay dit
au-

Louis nostre aymable Patron qu'il fortifie les bons mouvemens de vôtre cœur. Le Frere remercia la Marquise par un inclination de teste en la quittant.

Mademoiselle Giffon toute malade qu'elle étoit eut peine à s'empêcher de rire dans son lit de l'hipocrisie de Frere Antoine qui trompoit si finement Madame de Maintenon, en l'amufant d'oraisons imaginaires, car le rusé Jesuite aymoît bien mieux donner de l'encens à Venus, ou à Bachus, qu'aux Saints & aux Saintes, qui n'étoient comme il le disoit à ses amis, que dans l'imagination des simples. Le lendemain le Roy pour charmer son chagrin qui étoit insupportable, fut à Saint-Clou avec toute la Cour, où l'on donna un bal le plus charmant qui se soit jamais veu. La Duchesse de Chartre n'avoit point encore paru si aymable quelle le fut dans ce jour; aussi empor-

ta-

ta-t-elle le prix du bal, comme celle qui dansa du plus bel air, ce qui réveilla un peu la tendresse mourante du Roy, & luy fit naistre l'envie de dancier avec cette belle Princeesse à qui sa Majesté dit même des douceurs paternelles, que la Duchesse trouva fort bien pensées, à quoy elle répondit d'un air enjoué qu'elle devoit à sa Majesté la lumiere du jour. Il est vray, mon illustre mignonne, dit le Roy en riant, mais non pas vostre merite. Ah! Sire, repartit la Duchesse, j'en sçay bien faire la difference. Nostre Monarque auroit peut-être encore raisonné avec cette charmanre, si Madame de Maintenon qui ne peut souffrir que le Roy caresse personne. quoy qu'indifferemment ce Prince le fasse quelquefois pour passer de méchants momens, ou pour faire diversion à l'embaras où sa Majesté se voit aujourd'huy, ne l'eust interrompu par une lettre qu'elle

on qu'il
de vô-
ercia la
de teste
ite ma-
à s'em-
l'hipo-
ompoit
ntenon,
maginai-
aymoit
ncens à
qu'aux
n'étoi-
es amis,
simples.
r char-
n supor-
c toute
n bal le
mais veu.
n'avoit
le quel-
empor-
ta-

qu'elle presenta à sa Majesté du Comte de Chateaurenaut qui commandoit la flote Françoise, où il marquoit toutes les merveilles qu'un des vaisseaux que l'on appelloit l'Entreprenant faisoit; ce qui donna un grand plaisir à ce Prince & luy inspira la plus belle humeur du monde. L'on fut à la chasse le jour suivant, Mademoiselle de Bourbon qui est une des jolies Cavalieres qui aient jamais été, parut aussi infatigable que les meilleurs Cavaliers dans la force de leur course. Elle fut tousjours à la teste des chiens, en conduisant son cheval avec une adresse admirable, ce qui la fit distinguer de toutes les autres Dames, & luy attira plusieurs loüanges que cette charmante chasseresse reçût modestement, particulièrement du Marquis de Bordage, qui ne l'avoit point abandonnée un moment, & qui estoit devenu passionément amoureux d'elle

jesté du
qui com-
e, où il
erveilles
l'on ap-
oit; ce
fir à ce
plus bel-
on fut à
Made-
t une des
mais été,
les meil-
de leur
rs à la
ifant son
mirable,
outes les
olusieurs
nte chaf-
, parti-
e Borda-
bandon-
stait de-
eux d'el-
le

le dans cette rencontre. Il est vray
qu'il est bien difficile à un homme
un peu delicat en merite, de con-
server sa liberté en la compagnie
du sexe feminin; quand la Na-
ture a donné à ces aymables con-
querantes les dons de se faire ay-
mer. Nous lifons qu'un Philoso-
phe moderne ayant fait tous les ef-
forts pour ne pas sentir la foiblesse
de l'amour, fit une ferme resolu-
tion de ne voir jamais de femmes,
esperant par ce moien que leurs
charmes ne troubleroient point son
repos; mais étant un jour dans sa
solitude ordinaire, qui estoit com-
me un petit desert, où il n'entroit
personne; deux Pigeons se caref-
soient tendrement sur un jeune ar-
brisseau que la Nature avoit fait naî-
tre dans ce lieu solitaire. L'amour
prit plaisir dans ce moment à fai-
re confiderer avec attachement à ce
Philosophe rêveur, toutes les pe-
H tites

tites manieres innocentes & toutes charmantes dont cette aymable Colombine se servoit pour faire connoistre à son galant qu'elle l'aymoit. Ces tendres pensées, luy inspirerent l'envie d'aimer le chef-d'œuvre que Dieu a créé pour l'homme, c'est de la maniere qu'il en parle, après son retour d'indifference ayant tousjours regreté les precieux momens qu'il n'a pas employez à aymmer les jolies femmes. Revenons au Marquis du Bordage qui ne pouvoit perdre l'idée charmante de sa belle Diane, & qui avoit pris sa liberté comme les autres conquestes qu'elle avoit faites. Ce passionné Marquis ne pouvant trouver les moiens de faire connoistre à Mademoiselle de Bourbon combien il languissoit pour elle, luy écrivit ce qui suit dans la tablette que cette belle Mignonne avoit perdue
en

en courant le Cerf, dans le plus
épais de la forest, & que ce ten-
dre Cavalier avoit trouvée à ses
pieds, voyci ce qu'il y grava en la
luy renvoyant.

*Rien ne me touche tant que mon in-
comparable.*

*Je découvre en elle plusieurs charmes
secrets,*

Et mille apas & mille attrait,

*Dont la douce force est pourtant iné-
vitable;*

De la douceur, point de fierté,

Un air qui n'est point affecté,

*Un port majestueux, un esprit a-
greable,*

*Qui range tous les cœurs sous son di-
vin pouvoir,*

*Et leur peut en l'aymant faire à tous
concevoir*

*Un bonheur sans égal & mesme in-
exprimable.*

Mademoiselle de Bourbon fut toute surprise de voir dans sa tablette des vers écrits d'une main inconnuë & qui faisoit une partie de son portrait : le Marquis n'ayant pas voulu achever, afin d'avoir encore un sujet une autrefois de la surprendre, ce qui luy estoit assez difficile, car cette adorable personne étoit fort réservée & ne voyoit point le monde, étant très-souvent à la campagne à un beau château qui luy appartenoit à deux lieuës de Saint-Germain.

Le Marquis se sentant éperdûment amoureux, & ne pouvant être assez heureux pour jouir de la presence de son incomparable, prit les habits de la jardiniere à qui il ressembloit beaucoup, & que depuis long-temps il ménageoit pour ce dessein. Mademoiselle de Bourbon estoit acoutumée à venir tous les matins cueil-
lir

lir des fleurs dans le jardin & à passer quelques heures dans l'entretien rustique des païfannes qui venoient cultiver les parterres du jardin. Le Marquis déguisé s'étoit mis dans un coin pour tirer de méchantes herbes qui gâtoient des Jasmins & des Orangers. Quand nôtre belle qui aimoit passionnément ces petits arbrisseaux fut trouver celle qui les accommodoit dans une propreté sans égale; & luy dit, en riant, Ah! ma chere, que vous estes propre au jardinage, je n'ay point encore veu une personne si adroite que vous. Le Marquis qui se sentit le cœur émû de ces douceurs luy répondit en copiant la païfanne; qu'elle se croyoit la plus fortunée de toutes celles de son village, puis qu'elle avoit le bonheur de plaire à une si illustre personne. Mademoiselle de Bourbon aperceut au lan-

bon fut
sa ta-
e main
partie de
n'ayant
voir en-
e la fur-
ez diffi-
onne é-
t point
ent à la
eau qui
eues de
éperdû-
pouvant
ouir de
parable,
niere à
up, &
ména-
ademoi-
acoût-
ns cueil-
lir

langage de cette fille de la différence, au jargon ordinaire des bocageres. Elle luy demanda, en la regardant fixement, d'où elle estoit, & si elle n'avoit jamais esté dans les villes. La Jardinier parut si spirituelle à cette charmante Demoiselle qu'elle entra en soupçon que ce ne fust quelqu'un qui se fust déguisé pour luy parler. Ces pensées la firent retirer plûtost qu'elle n'auroit fait. Le Marquis se voyant seul, & n'ayant pas encore fait de grans progrès dans son amour, s'avisa d'écrire ces vers sur l'écorse des arbres du jardin.

*Belle pour qui l'amour se déguise
 aujourd'huy,
 En voiant vos beaux yeux, je demeure ravi,
 Plusieurs me charment l'œil; mais
 une au cœur me tire*

Des

*Des traits si forts, si doux que doux
est mon martire.*

Comme le Marquis achevoit ces
tendres paroles, les autres païsannes
l'appellerent pour travailler
dans les allées de verdure qui com-
posoient ce beau lieu.

F I N.

diffe-
des bo-
da, en
d'où
oit ja-
La Jar-
à cette
lle en-
e fut
sé pour
a firent
oit fait.
eul, &
ns pro-
vifa d'é-
s arbres

déguise

, je de-

l; mais

Des



D... ..

...

Comme le... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

R I M



50
D
G
G
T
n
d
p
c



T. 5607

ULB Halle

3

004 772 873



VD 17 m.c.

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

KODAK Color Control Patches

© The Tiffen Company, 2000

Kodak

LICENSED PRODUCT

3/Color Black

White

Magenta

Red

Yellow

Green

Cyan

Blue

